

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Allocution consistoriale
La politesse du cœur
Impressions d'Amérique
Cendrillon à la crèche
Le problème religieux
" Les jeux dangereux "

S. S. Pie XI
Marie Gasquet
Léon Noël
Paul Cazin
Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe
Chanoine Paul Halflants

Les idées et les faits : Chez les moines du Mont Athos. — Lithuanie. — Etats-Unis. — Argentine.

La Semaine

♦ Important congrès du Parti Ouvrier Belge.

« Nous nous trouvons peut-être à l'heure la plus grave que le Parti ait connue », a déclaré le citoyen de Brouckère.

En effet, la crise du socialisme belge est aiguë et de la plus haute importance pour la Belgique de demain.

— Il faut bien nous résigner à collaborer avec les bourgeois, puisque nous ne pouvons gouverner seuls ! Essayons donc d'obtenir le maximum de réformes socialisantes et d'imposer au capitalisme le plus de limites possible. Notre idéal reste intact, mais c'est pierre à pierre que nous bâtissons la société nouvelle.

— Que non ! répondent les adversaires des ministres socialistes et de leurs amis. A collaborer avec les bourgeois vous vous embourgeoisez. Vous vendez votre âme. Vous reniez votre idéal. Vous tuez le socialisme. Vous sauvez la société bourgeoise en péril et vous fortifiez le capitalisme...

Et ce sont les idéalistes du Parti qui, logiquement, ont raison. Oui, le socialisme belge s'embourgeoise et à belle allure !

Mais le processus est fatal.

Le socialisme belge, né des abus odieux du libéralisme économique et d'un capitalisme sans entrailles, a créé un puissant parti, puissant, non point par l'idéal poursuivi, mais par les œuvres économiques réalisées au profit de la classe ouvrière. Du prolétariat misérable d'il y a cinquante ans, le P. O. B. a fait une petite bourgeoisie.

Et quand alors le franc — ce signe de la richesse, ce symbole du capitalisme — faillit sombrer, on vit cette chose étrange : les révolutionnaires d'antan, les collectivistes, les marxistes, mettre tout en œuvre pour sauver notre régime capitaliste dont l'écroulement les eût atteints autant que quiconque.

C'est que le socialisme belge n'est plus vraiment socialiste. On a beaucoup parlé au Congrès d'âme du socialisme, d'idéal socialiste, de société socialiste de demain. Personne toutefois ne s'est aventuré à préciser ces termes, et on peut défier les adversaires de M. Vandervelde de définir clairement leur idéal socialiste, « Allons-nous vivre, dans le monde

présent, une vie facile et médiocre ou allons-nous monter résolument vers le socialisme ? » s'est écrit M. de Brouckère.

Mais à définir nettement, cette « montée vers le socialisme », il apparaîtrait que, seuls, les communistes sont restés fidèles à l'idéal marxiste, révolutionnaire, socialiste. Et comment alors continuer à prétendre que le P. O. B., qui n'est plus révolutionnaire, et qui perdrait l'immense majorité de ses troupes — hier de pauvres prolétaires assujettis, aujourd'hui de vrais petits bourgeois — le jour où il reparlerait de collectivisme pratique et de communisme authentique, comment encore prétendre que le P. O. B. travaille à réaliser l'Etat socialiste, la société nouvelle ?

Le socialisme est impossible. Au contact des réalités il se réforme ou il se suicide, souvent après avoir accumulé les ruines.

Le malheur veut que, chez nous, le socialisme ait évolué, non pas au contact d'une organisation sociale saine et naturelle, mais en s'embourgeoisant au sein d'une société ploutocratique, d'un capitalisme où l'influence de l'argent est encore très exagérée pour ne pas dire toute puissante et où la Haute Banque exerce une emprise qui tourne de plus en plus à la dictature.

Le P. O. B. peut encore par ses allures démagogiques, par sa tendance au gaspillage des deniers publics, par son mépris, surtout, des forces spirituelles, faire beaucoup de mal au pays, mais le P. O. B. n'est pas socialiste, il n'est plus qu'une des composantes d'un Etat bourgeois et capitaliste, il est incapable de réformer profondément notre Belgique contemporaine.

Cette réforme si nécessaire, ce retour à un régime plus proche des conditions normales de la vie des hommes en société, seul, le catholicisme les pourrait poursuivre et réaliser.

Et les débats du Congrès socialiste font souhaiter vivement un... Congrès catholique où serait regardé en face l'angoissant problème de la déchristianisation, avec comme programme : comment monter — remonter plutôt ! — vers le catholicisme?...

Allocution de Sa Sainteté au Consistoire du 20 décembre 1926

Événements heureux.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Misericordia Domini plena est terra (Ps. 32,5). C'est par ces mots que Nous voulons commencer aujourd'hui Notre allocution, en reconnaissance pour Dieu à cause de l'abondance de bienfaits dont, au cours de l'année qui touche à sa fin, Il Nous a comblé ainsi que l'Eglise et, par conséquent, toute la terre.

Et d'abord, ce fut un sujet de fierté et de joie pour l'Éthiopie, la Syrie, le Tyrol allemand, la France et l'Espagne que la béatification de leurs enfants martyrs, confesseurs et vierges. En les proclamant solennellement au nombre des bienheureux du Ciel, Nous avons donné à tous les hommes de nouveaux patrons auprès de Dieu et de puissants intercesseurs, et nous avons proposé à leur imitation de parfaits exemples des vertus chrétiennes adaptés aux divers genres de vie.

En outre, Nous avons vu les fils du Nouveau Monde rivaliser heureusement avec les peuples incorporés depuis longtemps à la grande famille chrétienne. Car y eut-il jamais rien de plus admirable que le Congrès de Chicago, soit par la magnificence qui s'y déploya, soit par les manifestations insignes et éclatantes de foi, de piété et de vie intérieure? Et ne semble-t-il pas que cet événement ne le cède guère aux plus grands qu'il ait été donné à l'Eglise, cependant habituée aux triomphes, d'inscrire dans ses annales, durant l'espace de vingt siècles. Nous avions décrété quelques mois auparavant le culte officiel de la Royauté du Christ; à Chicago, de toutes les nations de la terre, moins en leur nom qu'en celui de tout l'univers catholique, des foules sont tombées à genoux devant le Roi eucharistique, puis rangées en une procession immense et pour ainsi dire interminable, elles chantèrent dans toutes les langues: « *adoro te devote, latens Deus* » et « *procede et regne* ».

Autre fait consolant encore. L'esprit de grâce et de prière, le zèle de la vie chrétienne se sont revivés dans les âmes à l'occasion du septième centenaire de la mort de saint François d'Assise, au point qu'on dirait que le « Héraut du Grand Roi » est ressuscité de sa tombe glorieuse. Aussi avons-nous confiance — si cette confiance devait être trompée, il faudrait reconnaître que ces fêtes centennaires auraient été célébrées en vain — que si chacun ne peut imiter parfaitement l'ardeur de cet homme très saint pour la pauvreté et la pénitence, ni son amour de la paix, ni sa charité envers le prochain ou sa douceur d'âme envers les animaux eux-mêmes et toutes les créatures, ils apprendront au moins à détacher leur cœur des biens terrestres estimés à leur juste valeur, à dompter leurs passions par la mortification volontaire, à pratiquer la dilection fraternelle du prochain, à se recueillir entièrement dans la prière. Qui néglige en effet ces vertus, Nous ne voyons pas comment il pourrait mener une vie conforme aux préceptes du Christ.

Cet appel du Héraut royal à la rénovation spirituelle ne pouvait laisser insensible Nos fils des régions lointaines et immenses de la Chine, de ces régions où les Franciscains Jean de Montecorvino et le bienheureux Odoric de Pordenone, moins d'un siècle après la mort de leur Père et de leur Législateur, abordaient l'un après l'autre, faisant montre d'une audace d'explorateurs et d'apôtres et ouvrant la voie à un si grand nombre de confrères du même Ordre, qui, enflammés de zèle pour le salut des âmes, y prêchèrent plus tard le divin Roi et s'en montrèrent non seulement les dignes hérauts — ce qu'il faut affirmer de tous nos missionnaires — mais les plus courageux et les plus fidèles, allant souvent jusqu'au martyre. La divine Providence a donc voulu faire participer les Chinois à ce mouvement spirituel suscité par le septième centenaire de la

mort de saint François. Six de ses meilleurs fils sont venus vers Nous pour recevoir au centre même de l'unité catholique des mains du Vicaire de Jésus-Christ cette plénitude du sacerdoce dont ils étaient les premiers de leur peuple à être revêtus. Puis, ils se rendirent au tombeau vénérable du Patriarche d'Assise, qu'ils honorent de leurs prémices pontificales. Nous aimons à rendre grâce devant votre illustre assemblée au Prince des Pasteurs, pour cet événement nouveau dans l'histoire de l'Eglise et dont les conséquences seront très salutaires, car il est d'une importance extrême pour la Chine et pour l'Eglise, et Nous en avons conçu le grand espoir d'un progrès plus considérable et plus rapide des missions dans la mesure où nous pourrions étendre ce bienfait à d'autres peuples et à d'autres régions. Et Nous sommes également heureux de rendre hommage à ceux dont les travaux apostoliques ont préparé l'avènement de ce jour où Nous avons pu enfin sacrer des Evêques indigènes. Leur zèle et leurs œuvres leur donnent plus de droit qu'à quiconque de partager Notre joie et Notre espérance.

La persécution mexicaine.

Mais après ces objets de joie et de consolation dont Nous venons de vous entretenir, Vénérables Frères, il nous faut vous parler d'événements qui Nous causent une grande tristesse.

Devant notre esprit et presque devant nos yeux se présente immédiatement l'Eglise du Mexique, que les chefs de cette république persécutent avec acharnement et impiété. Ces gouvernants, semblables à l'homme de péché et aux fils de perdition dont Saint-Paul annonce la venue pour les derniers jours du monde, renversent et foulent aux pieds « tout ce qui s'appelle Dieu et est l'objet d'un culte » et brutalisent les âmes, ils traitent ce noble peuple comme s'il s'agissait d'un troupeau d'esclaves ou de criminels, et cela sous prétexte et au nom de lois qui n'ont plus que l'appellation de lois puisqu'elles sont en opposition manifeste avec tous les droits divins et humains.

Où comme les catholiques, parmi cette cruauté et cette honte, comme les catholiques de cette nation généreuse et persécutée se comportent noblement. Les Evêques et les prêtres, les religieux et les laïcs, les riches et les pauvres, les hommes et les femmes, les personnes d'âge mûr et les jeunes gens, même les adolescents et les fillettes, dans la première fleur de l'existence, donnent un spectacle que doivent admirer non seulement les hommes de cœur, mais aussi les anges de Dieu. En effet, pour l'honneur de Dieu et pour la dignité de leur conscience chrétienne, pour rester fidèles à la foi, pour se conformer à l'Eglise catholique, au Vicaire de Jésus-Christ et à ses prescriptions, ils ont enduré tous les genres d'injustices, l'exil et la prison et des indignités pires que la mort; plusieurs ont d'ailleurs payé de leur vie cette fidélité au Christ et à son Eglise. Ils ont marché à la mort en acclamant le Christ-Roi et en priant, le chapelet en main, la Vierge Mère de Dieu, et ils ont exalté leurs frères par l'exemple de leur foi et de leur force d'âme. Le souvenir de leur mort glorieuse sera gardé non sans fruits abondants pour les âmes. Ils rendront plus beau et plus auguste le jour de la victoire. Et ils hâteront ce jour en priant par la grande voix de leur sang répandu pour la conversion et le pardon de leurs persécuteurs et de leurs bourreaux. Nous faisons la même prière et Nous sommes persuadé que tous les fidèles, comme Nous le leur avons demandé plusieurs fois, la font avec Nous.

De toutes ces choses, douloureuses sans doute mais en même

temps magnifiques et pleines de consolation, nous avons traité récemment avec plus de développement dans l'Encyclique « *Iniquis afflictisque* ». Pour écrire cette Encyclique, Nous avons eu recours à des documents et à des témoignages indiscutables; cependant, à considérer les faits et les récits, nous devons reconnaître que notre description fut inférieure à la réalité dans la crainte de paraître exagérée. Mais dans ce Consistoire, Vénérables Frères, il ne Nous était pas possible de ne point dénoncer à nouveau au monde entier le déni de justice commis par ceux qui enlèvent la liberté sacrée, de professer la religion et d'honorer Dieu, ni de ne point proclamer ces merveilles de grandeur chrétienne. D'autant plus que la persécution, d'après les nouvelles les plus récentes, s'est encore aggravée avec la cruauté et l'impunité des persécuteurs. Les évêques ont été dépossédés de leurs résidences, des prêtres pieux se sont vu imposer de force le séjour à tel endroit déterminé, ou bien ils ont été emprisonnés ou même mis à mort, des citoyens inoffensifs ont été massacrés parce qu'ils se rendaient en priant à un Sanctuaire de la Sainte-Vierge; la sainte Eucharistie a été profanée; le Crucifix a été arraché des locaux scolaires même privés, ce qui provoqua de nobles protestations de jeunes gens que Nous félicitons paternellement et que nous bénissons.

La question de l' « Action Française ».

Des terres lointaines du Mexique, transportons-Nous en esprit près d'ici, en France, afin d'exposer de nouveau Notre pensée concernant la grave controverse sur le parti ou l'école dite d'Action française, ainsi que sur les institutions et le journal qui en ont tiré leur origine, controverse qui, Nous le savons, trouble en ce pays nombre d'esprits; de nouveau, disons-Nous, car Nous avons déjà plus d'une fois et sans ambiguïté, déclaré Notre sentiment. Nous vous parlons de ce sujet pour deux raisons : d'une part, votre noble assemblée elle-même vers laquelle le monde catholique tourne les regards, Nous en offre une occasion remarquable et propice, d'autant plus que Nos paroles peuvent avoir leur utilité et leur profit même en dehors des frontières de la France; d'autre part, il importe de remplir les souhaits et l'attente de ceux qui, en des lettres respirant un sincère sentiment de piété et l'amour de la vérité, demandèrent à être délivrés de tout doute.

Si en cette occasion les tristesses ne Nous ont pas été épargnées, le Dieu tout miséricordieux Nous accorda de profondes consolations; pour obéir à un devoir et comme à une douce nécessité, Nous lui en avons aussitôt témoigné Notre reconnaissance en répétant ce verset des Psaumes : « *Aussi abondantes que la multitude des douleurs qui affligeaient mon cœur, vos consolations ont réjoui mon âme.* » (XCIII, 19.) Pour avoir accompli, par l'intervention de Notre autorité, une œuvre très souhaitable et opportune ou plutôt nécessaire, d'excellents laïques, des religieux de l'un et de l'autre clergé, de vénérables évêques et des pasteurs d'âmes Nous ont exprimé leur reconnaissance : qu'ils reçoivent le témoignage de Notre satisfaction, eux et tous ceux qui, manifestant leur foi par les actes, ont reçu avec respect et amour Nos paroles comme venant du Vicaire de Jésus-Christ ou qui, de vive voix ou par leurs écrits, les ont répandues autour d'eux ou au loin, s'en sont faits les interprètes sincères et fidèles et, chaque fois qu'il le fallut, les courageux défenseurs.

Quant à ceux qui insistent et demandent sur cette question des directives plus claires et plus précises, Nous voulons attirer leurs réflexions sur ce fait que, dans la pratique courante de la vie, il n'est pas toujours possible de donner une réponse absolue, définitive et universelle. En outre, ce que Nous avons dit ou écrit jusqu'à ce jour — et en France, pays que ces discours et écrits concernent, personne ne l'ignore pas — contient assez nettement formulées ou faciles à déduire les règles et les idées qui doivent diriger les jugements et les actes.

Si l'en est dont l'esprit ait besoin d'une lumière encore plus éclatante, Nous ajoutons qu'il n'est pas du tout permis aux catholiques d'adhérer au programme et comme à l'école de ceux qui placent les intérêts de parti avant la religion et font servir celle-ci à ceux-là; il n'est pas permis de s'exposer et d'exposer les autres, surtout les jeunes gens, à des influences et à des directions périlleuses pour l'intégrité de la foi et de la morale, comme pour l'éducation catholique de la jeunesse.

A ce sujet — pour n'omettre aucune des questions et demandes qui furent posées, — il n'est pas permis non plus aux catholiques

de soutenir, de favoriser, de lire les journaux publiés par des hommes dont les écrits, s'opposant à notre doctrine sur la foi et la morale, ne peuvent pas ne pas être réprouvés et dont il n'est pas rare que les articles, les recensions et les annonces présentent pour leurs lecteurs, surtout les adolescents et les jeunes gens, de multiples dangers spirituels.

Tout cela, Nous le rappelons, non sans douleur, pour ne pas manquer à tant de Nos fils qui avaient recouru au Père et Pasteur commun, et aussi pour ne point paraître oublier que Dieu Nous a placé à un poste de vigilance « *comme devant rendre compte des âmes...* » (Hebr., XIII, 17.) L'apôtre saint Paul prenait évidemment Notre parti lorsqu'il apportait aux fidèles ce grave motif d'obéissance et de soumission envers les supérieurs : que ces derniers puissent rendre compte à Dieu « *avec joie et non en gémissant* », ce qui ne serait pas à l'avantage des fidèles eumêmes.

Du reste, il ne convient pas à Nos très chers fils de France, ni pour leur propre bien, ni pour celui de l'Etat, ni pour celui de l'Eglise, de rester plus longtemps divisés entre eux pour des raisons politiques. Au contraire, à tous et pour tout ce sera un avantage souverain de s'unir tous étroitement sur le terrain religieux, c'est-à-dire pour la défense des droits divins de l'Eglise, du mariage chrétien, de la famille, de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, en un mot, de toutes les libertés sacrées qui sont les fondements de la Cité; dans cette atmosphère de concorde, par des manifestations toujours plus imposantes et plus compactes, par la diffusion de la saine doctrine sur la religion et la morale, par l'apostolat de la charité, qu'ils répandent la notion authentique de ces multiples libertés que Nous avons mentionnées, qu'ils en excitent dans le peuple le désir toujours plus vif, afin que les citoyens, dans la pleine conscience de leur droit, en exigent et revendiquent un jour efficacement l'exercice.

Que cette bienfaisante union des cœurs se fasse, c'est Notre vœu ardent, c'est Notre instante et quotidienne supplication auprès de l'Auteur de tout bien. Néanmoins, que chacun garde la juste liberté de préférer telle ou telle méthode d'administrer la Cité, pourvu qu'elle ne soit pas en contradiction avec l'ordre de choses établi par Dieu.

Ces exhortations que Nous faisons touchant l'accord des esprits et l'entente pour les causes saintes ne diffèrent vraiment en rien des conseils donnés par Léon XIII, Notre prédécesseur d'immortelle mémoire, de même qu'elles concordent avec les avertissements de Pie X, de sainte mémoire; on s'en rendra facilement compte, si l'on confronte sans préjugé les actes et documents de Nos deux prédécesseurs, comme Nous l'avons fait Nous-même, et quand on se rappelle, en outre, qu'il n'est ni nécessaire ni possible de répéter à tous et en toute occasion tout ce qui a été dit déjà.

Il est superflu de l'ajouter, mais Nous l'ajoutons cependant *ex abundantia cordis* : ce que Nous a décidé et décide à parler, ce ne sont pas les préjugés ni les intérêts d'un parti, ni des raisons humaines, ni l'ignorance ou l'insuffisante estime des bienfaits dont l'Eglise ou la Cité peuvent être redevables à certaines personnes ou à un parti ou à une école, c'est uniquement le respect et la conscience d'un devoir qui Nous oblige, Nous voulons dire le devoir de défendre l'honneur du Roi divin, le salut des âmes, le bien de la religion et la prospérité future de la France catholique.

Pour toutes ces raisons et pour ne pas donner prise aux équivoques et aux fausses interprétations, semblables à celles que divers organes et tout récemment le journal déjà mentionné ont employées sans respect et avec une audace excessive, Nous avons le ferme espoir que Nos vénérables Frères cardinaux, archevêques et évêques de France, remplissant en cela leur charge pastorale, ne rapporteront pas seulement, chacun à leur troupeau, Notre pensée et Notre paternelle volonté, mais qu'ils en donneront aussi l'explication et l'interprétation lumineuse et fidèle.

Ces paroles auxquelles votre présence, vénérables Frères, et l'approche de la Nativité du Roi pacifique ajoutent un caractère solennel et sacré, plaise à Dieu qu'elles établissent entre les catholiques de France une concorde complète et active, grâce à laquelle ils puissent mener une lutte efficace en faveur des intérêts souverains du royaume divin, intérêts qui fondent, couronnent et sanctionnent tous les autres; car ceux qui cherchent ce royaume divin, d'après la promesse infaillible du Christ lui-même, acquièrent et s'assurent tout le reste : « *Cherchez d'abord le royaume de Dieu...* et tout le reste vous sera donné en surcroît. » (Math., VI, 33.)

Les excès et les dangers du fascisme.

L'Italie, que tant de motifs naturels et religieux Nous rendent particulièrement chère, ne put être, elle non plus, à l'abri des tempêtes. De tempêtes, disons-Nous, et à juste titre : elle a frémé tout entière d'indignation et d'horreur devant l'attentat insensé ourdi contre l'homme qui tient avec une force d'âme et un courage remarquables les rênes de l'Etat, à tel point que le salut du pays semble vraiment en danger chaque fois qu'un péril le menace. Mais, grâce à l'assistance vigilante et presque visible de la Providence divine, ces premiers mouvements de colère et d'horreur cédaient la place aux ovations joyeuses du peuple, aux louanges et aux actions de grâces publiques à l'égard du Sauveur, le remerciant d'avoir arraché cet homme à la mort. Parmi les premiers informés de l'attentat, Nous fûmes aussi parmi les premiers à rendre grâce à Dieu, arbitre suprême de la vie et de la mort, qui, du haut de son trône céleste, gouverne par sa Providence tous les hommes et l'univers entier.

Cependant, comme Nous Nous réjouissons avec les évêques, les prêtres et les fidèles, et qu'avec eux Nous rendions grâce à Dieu de cette préservation, préservation que par le fait même, Nous proclamions d'une importance extrême pour le pays et digne d'être considérée comme un bienfait public, voici que Nous aperçûmes une nouvelle tempête passer sur l'Italie, une tempête de violences contre les catholiques, leurs œuvres et les sièges de ces œuvres. L'audace et l'impudence de certains auérés jusqu'à ne pas même respecter la sainteté des temples, la vénérable dignité des évêques ni le caractère sacerdotal; d'autres se jetèrent dans un élan aveugle sur les fidèles comme sur des séditeurs et des révoltés, alors que leur foi et leur religion font d'eux les amis les plus convaincus et les meilleurs défenseurs de l'ordre public; d'autres enfin, par un choix odieux, recherchaient les meilleurs d'entre les catholiques pour les traiter plus indignement, s'attaquant non seulement à leurs personnes, mais à leurs institutions et à leurs œuvres qui ont pour but la diffusion de la bonne presse, la propagande religieuse, le progrès culturel, économique et social. Nous avons dit : les meilleurs d'entre les fidèles, car il faut estimer de ce nombre les hommes généreux qui, sous l'autorité et la conduite des évêques, se dévouent de toutes leurs forces, avec une intention droite, Nous le savons, aux œuvres de ce genre, et cela non sans de multiples difficultés; dans cette tâche, ils n'aspirent qu'à une seule récompense, celle de puiser dans leurs travaux un aliment pour leur foi et d'atteindre, grâce à une plus grande générosité, un plus haut degré de vie chrétienne.

Nous dénonçons ces faits dont Nous sommes absolument sûr; s'il faut noter que certains d'entre eux parurent au début plus graves qu'en réalité, comme la chose arrive, d'autres eurent par contre bien plus de gravité que le public ne le sut. Si Nous rappelons tout cela, c'est pour assurer tous Nos fils, surtout Nos chers jeunes gens, que Nous n'avons nullement ignoré les injustes traitements subis par eux et subis comme catholiques, titre glorieux qu'ils ne portèrent jamais plus noblement. Nous avons souffert avec eux, Nous avons avec eux élevé de confiantes prières vers Dieu à qui Nous demandions pour les persécutés la constance et pour les persécuteurs le repentir.

On peut le dire, cette tempête est passée complètement, mais comme l'ouragan qui vient de passer sur les moissons déjà mûres, abattant et ruinant tout. Plus la moisson était belle et plus elle laissait espérer une riche récolte, plus aussi les dommages furent graves et les dégâts regrettables. Des organisations et des œuvres florissantes, fruits d'un travail laborieux et prolongé qui coûta de lourdes dépenses, qui jouissaient de la pleine confiance de tant de familles et de populations entières et qui, répondant à cette confiance générale, les comblaient de bienfaits de toute sorte, ont été misérablement détruites en l'espace d'une heure ou subirent de tels dommages qu'il est difficile de les remettre en état. Nous le savons, des ordres formels et sévères ont été donnés de prévenir efficacement de tels abus de la violence et de l'oppression, de les réprimer et de frapper les coupables des peines qu'ils méritent; Nous ne pouvons que Nous réjouir de ces ordres, parce qu'ils manifestent chez les gouvernants une saine politique et qu'ils donnent en quelque façon une juste et opportune satisfaction à tant d'évêques et de fidèles, à tant de familles et de populations dont il fallait apaiser l'irritation, afin qu'on n'en vint pas à mettre en doute l'autorité du droit, la force de la loi ou la sincérité des gouvernants.

Il n'est pas encore loisible de se fier pleinement et avec sécurité à cette volonté des gouvernants, au moins dans les questions religieuses, bien que toutes les nations, l'Italie en particulier, les considèrent comme les plus importantes. Une vague menace — menace que plusieurs confirment par leurs soupçons, leurs ingérences et leurs brimades — semble planer sur nos associations et nos œuvres, surtout les œuvres de jeunesse d'Action catholique, qui Nous sont chères comme la pupille de l'œil; il est à craindre que la saine éducation de la jeunesse catholique, partie principale du divin commandement : « Allez, enseignez », ne soit mise en danger. Il semble que l'on propage de nouveau une notion de la Cité ou de l'Etat totalement opposée à la doctrine catholique : la Cité ou l'Etat est à lui-même sa fin dernière; le citoyen n'est ordonné qu'à la Cité; tout doit se rapporter à elle et tout est absorbé en elle. De plus, par suite d'une certaine entente de puissance à puissance, il arrive parfois, semble-t-il, que l'exécution d'ordres en eux-mêmes honnêtes et sages, est confiée en mission dans des régions éloignées à des hommes qui portent certes, au jourd'hui, des insignes et des titres nouveaux, mais où l'on retrouve facilement les anciens tenants de sectes et ennemis de la religion et de la société. Enfin, Nous ne voyons pas comment concilier, avec les marques publiques d'une certaine religiosité, les indignes traitements que subissent parfois les prêtres, malgré la défense de l'évêque, sans égard à leur costume et à leur caractère sacré. Cependant, Nous avons confiance qu'à l'avenir ces faits douloureux ne se renouvelleront plus et que les menaces montant à l'horizon s'évanouiront; bien plus, que les motifs de doute et de défiance s'éloigneront, que les personnes honnêtes reprendront confiance, et que tous se dévoueront dans l'ordre et avec efficacité, dans une pleine entente, à la félicité commune.

PIE XI. PAPE.

La politesse du cœur⁽¹⁾

Avant de vous parler des bienséances qu'observent les bonnes gens de France, consultons les artisans, demandons-leur le sens exact du mot : poli. Avant de vous parler des gens, ils vous parleront des choses et, menuisier, marbrier, savetier, serrurier, repasseuse, etc., vous répondront : « Polir l'ouvrage, c'est enlever à l'objet que nous terminons ce qu'il peut encore garder de rude et d'ingrat; c'est donner aux planches, au marbre, aux semelles, aux clés, aux plastrons de chemises le lustre et la douceur dont, — en en prenant la peine — on peut parer le bois, le fer ou le plus épais calicot. »

En un mot, polir une chose, c'est la finir et la perfectionner. Si nous haussons au sens moral cette très précieuse définition, nous verrons que, pour la personne humaine, être poli, c'est posséder un caractère sans aspérité et témoigner, dans sa manière d'être, la douceur d'âme, le « fini » qui rendent agréables les rapports quotidiens.

« Mais, direz-vous, ce sont là des effets, ce qui nous intéresse, c'est la cause. » Ces effets excellents ne sauraient provenir d'une cause mauvaise et, encore que la vraie politesse ait la spontanéité, l'imprécision, la force d'une espèce d'instinct, disons tout de suite qu'elle est une disposition du cœur à chercher et à reconnaître dans les autres les joies, les plaisirs, les tristesses qu'il possède en lui. C'est, proprement, ce que les anciens ont appelé le don de sympathie, de ce joli mot grec qui veut dire : souffrir avec, qu'interprète si bien la divine formule : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. »

Sans paradoxe, nous pourrions dire qu'être poli, c'est donner au moins l'apparence des regards que nous souhaitons, et voilà que, tout de suite, entre en ligne ce respect de nous-mêmes qu'il est indispensable de témoigner aux autres si nous voulons l'exiger d'eux.

Le salut, que nous retrouvons identique dans son esprit sous les formes presque contradictoires que lui ont donné les peuples différents du monde, n'est pas autre chose que la marque ostensible de ce respect pour la personne humaine.

(1) Conférence prononcée à la Tribune des Conférences Cardinal Mercier.

Frotter son nez contre celui de la personne qu'on rencontre si on est Hottentot, porter la main à son front, à ses lèvres, à son cœur et manière de bonjour si on est Turc, tendre une paume largement ouverte si on est de civilisation occidentale, sont des manières moralement semblables de reconnaître dans l'interlocuteur une dignité semblable à la nôtre. La nature du geste, est, vous le voyez, secondaire. Comme Montaigne, déjà, le faisait remarquer : Il est des peuples où l'on tourne le dos à celui qu'on veut honorer. Il en est d'autres où l'on salue en mettant le doigt à terre pour l'élever ensuite vers le ciel.

En Australie, par exemple, si le public est satisfait, il siffle les acteurs au lieu de les applaudir. Nul n'ignore qu'on entre tête nue dans une église et pieds nus dans une mosquée : ce sont là des formules conventionnelles qui toutes, cependant, sont de la politesse.

Et, puisque nous parlons conventions et gestes extérieurs, profitons-en pour distinguer tout de suite la politesse des devoirs familiaux dont elle doit rester l'aimable surface, mais dont la profondeur, la fougue aussi, parfois, dépasse son domaine. Convenons même qu'il arrive souvent que le respect, le dévouement, la tendresse, qui unissent entre eux les membres d'une même famille et ont, certes, besoin d'être témoignés poliment, ne prennent pas toujours le temps de cette mise au point... C'est ainsi que chez les peuples les plus policés de la terre — les Orientaux, par exemple, — la politesse du foyer est inférieure à celle de la rue.

A vrai dire, dans la rue, il s'agit plutôt de civilité, d'usage. La civilité est la partie extérieure de la politesse, la partie qui s'apprend. Si compliquée qu'elle puisse devenir, c'est affaire de mémoire que de s'y reconnaître et de noter certains termes, certains gestes qui diffèrent, comme nous l'avons vu, il y a un instant, suivant les pays, les âges, les modes et les mœurs.

La politesse du cœur, elle, ne s'apprend pas et, encore qu'elle gagne à être perfectionnée par l'éducation, son essence est la même dans tous les temps et tous les pays. Ce que sa forme emprunte à leur diversité a si peu d'importance que nous la reconnaissons toujours à travers les civilisations les plus différentes, les littératures les plus étrangères, les mœurs les plus opposées.

Cependant, à chercher comment se manifeste la civilité qui résulte de cette heureuse disposition d'âme, nous pourrions, je crois, sans nous aventurer, appeler la civilité une fille de plein air et revendiquer, pour son lieu de naissance, toutes les terres de soleil : Nous la verrons germer sur l'Agora, fleurir sur les rives du lac de Tibériade, suivre les aigles romaines pour imposer au monde barbare le prestige des manières patriennes qui étaient de mise au Forum.

En Gaule, tout cela est venu dès la première heure : les Grecs, colonisant Marseille six cents ans avant l'ère chrétienne; les Saintes-Maries de la mer, évangélisant la Provence presque au lendemain de la Résurrection; Rome, écartant de nous les Barbares, semblent s'être concertés pour faire de notre France ce chef-d'œuvre où le sel attique, la bonté chrétienne, la fierté romaine mêlés à la verdure celtique et à l'héroïsme gaulois font de notre race une synthèse humaine ouverte à tous les souffles de l'esprit.

Comment s'étonner après cela que le peuple français se soit policé plus rapidement que les autres et que le mot « français » et le mot « civilisé » aient été pendant des siècles à peu près synonymes! Pour peu que vous ayez voyagé en pays étranger, vous aurez entendu parler de la politesse française, de la courtoisie française. Vous a-t-on jamais parlé de politesse scandinave, de galanterie anglo-saxonne, de courtoisie américaine, d'aménité germanique?

On dit avec gratitude : l'hospitalité écossaise, mais on disait aussi : l'hospitalité antique, et ceci est tout autre chose...

Que la politesse du cœur ait, dans la plupart de ses manifestations, une origine ensoleillée — c'est-à-dire pour l'Europe une origine méditerranéenne — s'explique par le climat du Sud, où la vie déborde au milieu des rues. A l'étroit dans les maisons où l'on étouffe, on travaille, on bavarde dehors; les hommes s'y occupent de leurs affaires, y parlent politique; les femmes consent ou échangent des recettes à l'ombre des maisons ou des arbres, et l'existence serait intenable si les gens négligeaient de ménager leurs semblables et si, dès la plus tendre enfance, on n'exerçait la marmaille à être polie.

Ajoutez à cette discipline le sentiment esthétique qui, chez les races latines, ne perd jamais ses droits; ajoutez-y nos deux mille ans de bonté chrétienne réglée par le rituel catholique et ne

vous étonnez plus de trouver dans la politesse des peuples latins l'aisance, le raffinement des très anciennes cultures et l'aimable souci de mettre dans la vie sociale le plus d'agrément qu'on pourra.

Quelle différence, au point de vue charme, entre les paysans de Mistral et les paysans de Zola! N'allez pas me dire qu'il s'agit là de deux conceptions littéraires violemment opposées. Les paysans de Zola sont aussi observés que ceux de Mistral, mais ce sont des paysans d'un pays de pluie. Leur bonté d'âme — car, au fond, l'humanité reste semblable à elle-même — est enfermée dans la chaumière où il sent mauvais, tandis que les héros de Mireille, comme ceux d'Homère, de Virgile et d'Horace, modelés par la tiédeur de l'air, influencés par le plaisir de vivre ensemble, ont fait de la politesse l'art social par excellence.

Mais comme tous les arts, si la politesse suppose un don naturel, elle suppose aussi la mise en œuvre de l'inspiration et c'est le cas de rappeler le fameux précepte chinois : Sculpter un bloc, c'est lui enlever ce qu'il a de trop.

Savoir que le bien-être, le bien-vivre, exigent quelques sacrifices; que la vanité, l'esprit de contradiction, l'humeur maussade sont autant de causes de discorde a créé, à la longue, des habitudes de sentir. Si nous y ajoutons l'enrichissement des méthodes chrétiennes, nous verrons quelle profondeur peut atteindre l'art nuancé de ne pas déplaire, si fort en honneur dans notre bienheureux pays.

N'objectez pas : les manières du peuple ne sont pas les manières de cour... Qu'y a-t-il de commun entre un paysan et un homme du monde, etc.? Ce qu'il y a de commun? C'est la politesse du cœur, la seule vraie, commune aux rois et aux mendiants. Voulez-vous un exemple? Nous le demanderons à Louis XIV, celui de nos rois sous lequel l'artifice de l'étiquette a atteint son apogée :

Jean Bart, marin magnifique, mais soldat de fortune, vint, à la suite de je ne sais plus quelle victoire, présenter ses devoirs au Roi. L'idée qu'il se trouverait entre hommes lui fit conserver sa pipe... Les courtisans, qui s'esclaffaient d'avance ne l'éclairèrent pas sur le protocole et, Jean Bart, avec sa bouffarde, arriva devant le Roi-Soleil.

« — Monsieur, lui dit Louis XIV, je viens de vous nommer commandant général de ma flotte. — Et Jean Bart de répondre : Vous avez bien fait!

Le Roi, dépassant l'étiquette pour retrouver la vraie politesse du cœur, répliqua :

« — On ne saurait mieux dire, Monsieur, que vous êtes prêt à faire pour la France plus encore que vous n'avez fait déjà... »

* * *

A l'heure où tant de gens dit « du monde » nous forcent à enregistrer le déficit croissant des bonnes manières, ne prenons pas pour de la politesse le code mondain duquel ils ne tirent plus guère que des gestes vides qui, pour les faire paraître « bien élevés », ne sont pas toujours d'origine élevée. Hélas! c'est bien rarement parmi eux que nous trouverons le jaillissement adorable de la politesse du cœur.

Mais, hélas! aussi! à ne la rechercher que dans le peuple, il nous faudra de la patience et beaucoup de discernement : l'âme populaire est ouverte à des souffles nouveaux. Torturée, brisée, déchirée par la guerre, elle eût pu s'y vivifier sans l'incompréhension d'hommes politiques, trop souvent au-dessous de leur tâche.

Dévoyée par de mauvais bergers, l'âme populaire de tous les pays se fait du tort à elle-même : manœuvrée par des intrigants qui guettent ses hésitations ou exploitent ses espérances, elle est terriblement cabrée. Nos héros d'hier, résolus à ne plus se payer de formules, en arrivent, par réaction, à considérer la haine comme une conquête et, devant cet étalage de rudesse fait au nom du progrès, on se demande où se sont réfugiées l'aménité, la courtoisie, qui faisaient notre peuple poli entre tous.

Eh bien! l'aménité française, c'est à peine si elle est voilée par cette laide écorce! Quoi qu'il y paraisse, elle fait encore des adeptes, et je ne sais rien de plus consolant que de rencontrer à l'étranger des ouvriers ayant fait un stage chez nous. Pour peu qu'il ait séjourné parmi les nôtres, le révolutionnaire le plus farouche aura emprunté à la douce France quelque chose de son besoin de conciliation et de son souci de raisonner...

Cette suprématie de la politesse, y aurions-nous tout à fait renoncé? Cette crise du respect dont nous souffrons, allons-nous

bientôt en sortir? Le souhaiter, c'est déjà l'espérer, et, s'il est vrai qu'un bel avenir est solidaire d'un beau passé, nous allons noter quelques-uns de nos vieux usages, nous en déchiffrerons le sens en y sentant battre le cœur populaire. Parler de nos bonnes vieilles coutumes, les chérir, c'est leur redonner une vie tiède toute proche et, au moment de vous conter quelques anecdotes révélatrices de la politesse du cœur, laissez-moi, en vous demandant de les répandre, vous demander aussi, comme une grâce, de me signaler ceux de vos usages locaux qui peuvent illustrer le mélange d'hymne et d'enquête que voudrait être cette causerie.

Nous voici donc sur les routes de France, parmi des agriculteurs, des artisans, enracinés dans leurs villages que notre manie d'auto, de cent à l'heure nous désapprend d'observer.

Sans hâte, nous irons d'une province à l'autre, nous allons flâner, assister à des mariages, à des banquets, à des funérailles; ici, nous irons au marché, là, nous verrons comment on s'embarque, quels sont les rites des adieux et les rites de l'arrivée; nous assisterons, si Dieu veut, à quelqu'une de ces fêtes rustiques où voisinent, autour du feu de joie, tant de mythes et de symboles vivifiés par l'encens de l'Eglise.

Comme d'humbles piétons — pauvres de nous! — nous laisserons passer en trombe les autos des Espagnols, des Anglais ou des Américains qui nous visitent, mais nous tâcherons de noter à l'étape quelques-unes des opinions que ces gens riches ont sur le menu peuple dont ils écrasent le budget, les chiens, la volaille, et voire même les enfants.

Malgré les effusions officielles de la guerre, la plupart des Anglais moyens nous arrivent documentés sur nous par Conan Doyle — ce Conan Doyle, dont, par hasard, la France a assuré les énormes tirages. Pour eux, la caractéristique du Français est d'être courageux jusqu'à l'extravagance, gaffeur jusqu'au prodige, mais poli comme sont polis les cailloux de toutes grandeurs...

Cette observation « à toute vitesse » est un peu de la même nature que celle, devenue classique d'un Anglais, tout pareil, qui, débaïquant au Havre et voyant une femme rousse, nota soigneusement sur son carnet « En France, toutes les femmes sont rousses. »

En philosophie, on nomme cela : une généralisation hâtive. Nous, qui ne nous piquons pas de métaphysique, nous l'appelons modestement : une bourde... parce que, vraiment, si nous sommes polis, ce n'est pas à la manière externe des galets.

Quant aux Américains, notre « insolvabilité et notre militarisme » ne les empêchent pas non plus de nous trouver polis. Mais quelles singulières idées ils expriment parfois sur nous!

Permettez-moi un retour en arrière : Une de mes amies qui les touche de près, sa mère est de Boston, a fait un sottisier des opinions que les journaux des Etats-Unis émettaient au début de la guerre sur le peuple de France. Outre-Atlantique, on était sûr, archi sûr de notre rapide défaite et devinez pourquoi? Parce que : « Le peuple français trop poli aime trop ses aises pour que ses soldats ainsi affinés soient capables de passer une nuit en plein air. »

O! martyrs des tranchées, pardonnez-moi ce blasphème!

Autre opinion encore, d'un Allemand, celle-là.

Quelques années avant la guerre, Joachim Gasquet et moi fîmes à Berlin un assez long séjour. Nous avions été très frappés, et je peux dire émerveillés, de la connaissance profonde que les intellectuels allemands possédaient de notre littérature provençale. L'œuvre de Mistral était, à cette époque, officiellement enseignée dans dix-sept universités allemandes. Un professeur de Francfort, ayant cité avec beaucoup d'à-propos et presque sans accent quelques vers de Mireille, je crus devoir, pour l'en remercier, parler du sens poétique de la vieille Germania.

Mal m'en a pris. Savez-vous ce que m'a répondu le Barbare? Il m'a répondu... Mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous situer notre causerie : C'est à table, autour du guéridon sans nappe d'une taverne d'étudiants, que nous échangeons ces propos, le menu, abondant et local, comportait naturellement un plat de choucroute, et ce fut la bouche pleine de saucisses que le Herr Professor répondit à ma littéraire civilité :

« Oui, le peuple français a de jolies manières, il est poli, très poli, mais il n'entend rien à la poésie, pas plus qu'à la musique : il appelle le laurier d'Apollon : Laurier-sauce!... »

Evidemment, l'observation n'avait pas négligé le détail, la critique est minutieuse Outre-Rhin... et il est très exact que nous appelons le laurier d'Apollon : Laurier-sauce.

Mais à ce degré, nous disons dans le Midi que la critique « se laisse boucher l'œil par un moustique » et par un assemblage de mots imprévus, nous l'appelons une « grosse légèreté... »

* * *

Gardons-nous de ces généralisations et ne dites pas, si vous répétez ces anecdotes; l'opinion des Américains, des Anglais, des Allemands. Ce serait à notre tour faire du cent à l'heure.

Et puisque nous avons promis de nous garder de la vitesse qui fausse assez les perspectives pour donner aux paysages et aux gens les plus fixes du monde un aspect d'illusion, voulez-vous que nous prenions le temps de causer avec les vieillards qui rêvent au seuil des maisons et que nous cherchions dans leurs souvenirs la trace des états sensuels d'où sont nées certaines coutumes.

Parlons de la Provence, voulez-vous, de mon cher pays. Un paysan, un colporteur, vous contera plus volontiers une légende, vous chantera plus volontiers une chanson qu'il ne vous parlera de lui. Expansif et secret, il rira avec vous, mais, après deux heures de *galéjade* ou de discussion passionnée, vous vous apercevrez que vous ne connaissez pas un seul fait de sa vie ou de celle des siens.

S'il est vieux, il vous parlera d'agriculture, de troupeaux, de farandoles, de pèlerinages; s'il est jeune, intarissablement, il vous parlera de politique et vous serez surpris de voir que jamais n'interviendra la question de personne.

En période électorale, rouges et blancs, se dépensent chacun pour un idéal opposé mais restent des amis, trinquent ensemble, gardent le sourire et un souci constant de politesse.

Dans le cher village de Provence, où ma vieille maison « rit au soleil de toutes ses fenêtres », il y avait encore, il y a trente ans, le cercle des Rouges et le cercle des Blancs.

Sur la cheminée du cercle des Blancs, c'est-à-dire de gens qui parlaient « d'étriper Marianne », rêvait un buste de la République.

Comme je m'en étonnais, le président du cercle, sans embarras, me répondit :

« C'est pour les jours de fête, quand on invite les autres, ça leur fait une bonne manière... » Doux pays...!

En Provence, on ne nomme les gens dans un récit que s'ils ont place dans l'Histoire — c'était le cas de Marianne — Mais, alors, quelle revanche! quelle chronologie! Dans la plus savoureuse unité de temps, Napoléon rencontre saint Roch, Jules César est l'ami de Clovis; et tous, rois, héros, saints, valets, conquérants, tous, jusqu'au dernier comparse, sont revêtus d'un caractère commun : la courtoisie.

La plupart auront pérégriné à travers le monde, pour le service de leur « Dame ». Ils auront eu pour messagers des oiseaux, des tapis volants, des flèches enchantées et nous remarquerons tout de suite que rois et manants, princes et roturiers, belles dames et belles bergères, ont emprunté aux troubadours un souci de beau langage et de belles manières.

La femme joue un si grand rôle dans notre peuple croyant que c'est bien moins à Dieu qu'on s'adresse qu'à la « Bonne Mère ». On lui parle avec raffinement, ses miracles sont contés sur le mode lyrique et on peut dire de la Vierge Marie que sa pureté illumine jusqu'à nos rites amoureux.

Au temps jadis — un jadis qui n'est encore qu'un naguère! — lorsqu'en Provence, un fils des champs voulait, pour le bon motif, parler d'amour à une jeune fille, il nouait au sarcloir, au panier ou à la capeline de la jeune fille une touffe de fleurs assez menue pour n'être pas aperçue par les autres; si la jeune fille, reprenant son travail, ne détachait pas les fleurs de son outil ou de son panier d'olivreuse, le jeune homme était autorisé à la reconduire le soir et à lui parler mariage... et ce n'est point s'aventurer que d'augurer de la délicatesse de ce prélude un entretien dont leurs anges gardiens n'auraient point à rougir.

Mais, n'allons pas conclure du délice de cet usage que les Provençaux ne se chamaillent pas. Si on se chamaille en Provence, si on s'injurie! le vocabulaire garde, là aussi, une variété, une abondance dont il me serait difficile de vous donner l'idée. Eh bien! savez-vous quelle est la pire insulte? celle dont une femme ni un homme ne se relève? C'est d'être appelé : « Impoli! ou : Grossier! »

Dans les conflits qui éclatent entre ces têtes chaudes pleines

de soleil, on s'appelle aisément : Coquin, forban, fils de chien; ce sont là des riens qui ne tirent pas à conséquence et n'empêchent pas de trinquer le soir... Mais si d'abominables torts ont valu à un malheureux le définitif : « Grossier! » ou le préemptoire : « Tais-toi, impoli! » les ponts sont coupés, et il se trouve relégué dans cette catégorie de gens infréquentables qu'on appelle : « des espèces! »

C'est par terre d'être grossier que les Méridionaux ont conservé dans leur langage l'usage de l'euphémisme.

Jamais, par exemple, un Provençal ne dira devant une femme parée de strass qu'elle porte de faux bijoux. Le mot « faux » lui paraîtrait tout à la fois lourd comme une *queirado* (ce qui est le nom des pierres de taille d'un mètre cube) et grave comme une accusation. Donc, le Provençal ne dira pas qu'un bijou est faux; mais comme, d'autre part, il est bien décidé à ne pas « marcher », il s'en tire aimablement avec le mot *semble*, un pauvre mot de deux syllabes avec lequel il évite de confondre la vérité et l'apparence.

Notre Provençal dira donc — et avec quel sourire! — « Madame X... avait aux oreilles des *semble-diamants*. » On vous expliquera : « Notre député n'a pour épingle de cravate qu'une *semble-perle*. »

Avec lui, une femme fardee devient un *semble-tableau*; si elle est de petite taille, elle sera une *semble-miniature*, mais ce n'est que si elle est vraiment belle, authentiquement belle, qu'il dira : « C'est une beauté! »

En architecture, en art, partout vous rencontrerez cette discrète indication : une rocaille est un *semble-rocher*, une mauvaise statue sur un porche d'église *semble-Bon Dieu*, ou une *semble-Bonne Mère*.

Quant aux malheureuses femmes qui, malgré les exigences de la mode, n'arrivent pas à ressembler à une planche à pain et gardent sur la poitrine ces agréments dont Maurice Donnay disait : « qu'ils n'en ont pas en Angleterre », jamais, au grand jamais, un Provençal ne les appellera : « de grosses dames ».

Passé la Durancé, une grosse dame est « une personne puissante ». Si elle exagère... ce sera : « une personne excessivement puissante... » Si c'est une véritable barrique, on roulera les yeux en prononçant le mot, mais jamais, vous entendez bien, jamais, un Provençal n'emploiera la qualification malgracieuse que tant de gens réservent à l'aimable embonpoint.

* * *

Mais voilà bien longtemps que nous bavardons en Provence, flânons en Dauphiné, parcourons le plateau Central, nous allons y trouver un des plus beaux usages en suivant les mendiants qui vont de porte en porte. Voyez-les s'arrêter au seuil des maisons, se signer et écoutez-les : au lieu de demander un petit sou et un morceau de pain, ils disent à voix haute : « Pour les morts de cette maison, *Paler noster*, etc. », et de la maison, on accourt pour répondre avant de donner le sou ou le pain.

Est-ce là, oui ou non, de la politesse du cœur?

Cette coutume splendide est, m'a-t-on dit, commune à la plupart des peuples catholiques. La charité y était toujours, y est encore, demandée au nom des morts; par un raffinement de dignité, c'est sur le plan spirituel qu'on échange la prière et le pain. Etonnez-vous après cela que dans les races courtoises le paysan enlève poliment son chapeau devant le mendiant auquel il fait l'aumône.

Remontons maintenant le Rhône et arrêtons-nous à Lyon, le pays des *canuts* qui tissent les soies opulentes. Là aussi, nous allons trouver une race polie. Guignol, le délicieux, le tendre, le fantaisiste Guignol va nous initier aux manières des gens bien nés de la Croix Rousse, dont il est le type achevé.

Qu'il est humain, Guignol, et convenable, et délicat! Son cœur est une mine de trouvaillies! Sa bonté, sa candeur sont inégalables, et, lui aussi, il connaît l'euphémisme! Quand son inséparable Gnafron parle de « rosser le commissaire », Guignol nomme sa trique : « La racine d'Amérique ». Et, paisible, gradue la menace. C'est d'abord : « Attention! voici la racine d'Amérique, petit balancement! » Et ce ne sera qu'après avoir épuisé toutes les démarches de conciliation que Guignol, navré, et le « salsifis » en déroute, annoncera le « grrrrand balancement » de la « racine d'Amérique ».

Guignol, évidemment, n'a pas à son service la dialectique des Méridionaux; sa politesse n'en paraît que plus proche du cœur — cœur magnifique de chez nous! — Je ne connais pas de type

plus humain, plus parfait de notre optimisme français. L'amabilité, la mesure, l'insistance avec lesquelles Guignol, parmi les plus invraisemblables catastrophes, affirme que le meilleur sort du pire et que tout homme porte en lui le moyen de vaincre le Destin, sont de l'essence de politesse!

En Provence, nous avons vu l'adolescent courtois, amoureux de sa « dame », influencer les rites populaires. Guignol, lui, supprime le décor d'âme. Il n'en met pas moins beaucoup de civilité à nous montrer les gens faisant fortune, ayant raison des pires calomnies, retrouvant l'amour après l'avoir perdu, et ne cessant jamais d'être polis. Guignol rit souvent, pleure quelquefois et trouve moyen de nous montrer jusque dans la misère et dans l'ivresse cette foi en la vie, cette aménité et cette aisance de rapports autrement profonds que l'insouciance de ceux qui « ne s'en font pas ».

N'est-ce pas cette philosophie sereine qui fut celle de nos soldats? Ont-ils assez poliment dit au monde que, pour un Français vivant, il n'y a pas de malheur définitif, de situation désespérée, de désastre irrémédiable!

Tant que dure un cœur de chez nous, tout peut toujours être recommencé, et si parfois nous semblons ne vouloir qu'à demi, c'est seulement que la douceur de vivre vient limiter notre ambition...

Que d'usages charmants ou graves il y aurait encore à signaler! Hélas! le temps passe et je me vois forcée de ne faire qu'indiquer des nuances de politesse du cœur qui eussent mérités de très doux commentaires.

Notons, voulez-vous, l'habitude, commune je crois bien, à tous les peuples de la terre, de rapporter d'une fête des présents à ceux qui n'y sont pas allés afin de témoigner, qu'au milieu du plaisir, on n'a pas oublié ses amis. C'est de la politesse du cœur, cela, car le geste va plus loin encore : interrogez les bonnes gens, vous verrez qu'il ne s'agit pas seulement pour eux d'un souvenir ou d'une prévenance, mais d'un véritable désir de justice, car c'est pour compenser une joie dont leurs proches ou leurs amis ont été privés, qu'ils essayent de leur en donner une.

C'est ainsi qu'une bonne femme que je rencontrai un jour de foire, escortée de tous ses enfants, me confia :

« Je les ai emmenés. C'est dur de les tenir. Ils me font endéver, mais je suis trop pauvre pour leur rapporter à chacun le cadeau. »

L'exquise, la jolie âme d'économie.

Il est aussi, avec les bêtes, une politesse du cœur sur laquelle nous aurions à dire des choses adorables, si notre temps, hélas! n'était pas limité. Avez-vous remarqué l'espèce de fraternité qui unit la ménagère à la poule couveuse? Elles se parlent de façon civile et, si vous prenez la peine d'observer, vous verrez combien est importante « la présentation » des petits poulets que la maman poule amène à la fermière. Ne dites pas : rite de basse-cour, dites plutôt : rite de cœur, car, dès qu'il s'agit de bonté, bien osé est celui qui dénie au règne animal de sentir son prestige!

Rappelez-vous le nombre d'animaux que la Légende Dorée a accueillis dans la patrie céleste. Il en est un que les colombes, le cochon de saint Antoine, et même le loup de Gubbio ont dû être surpris de voir arriver dans les enluminures des missels : c'est l'hygiène de saint Macaire.

Cette malheureuse bête qui vivait au désert, non loin du vieil ermite, mit au monde un hyènot aveugle. Confiante, l'hyène qui n'est plus alors qu'une mère malheureuse, l'apporta au saint homme qui faisait oraison. Saint Macaire ne crut pas déchoir en étendant les mains sur le petit fauve. Il fit donc le miracle et lui rendit la vue. Mère et enfant lui léchèrent les pieds et repartirent mieux qu'ils n'étaient venus. Afin de témoigner leur reconnaissance à leur bienfaiteur, ils se mirent en chasse et, en son honneur, égorgèrent une belle brebis. (Dame! encore que les hyènes aient leur politesse du cœur, ce sont tout de même des hyènes!)

« Mais — dit l'histoire — comme la bête savait que saint Macaire ne mangeait jamais de viande, elle dépouilla la victime et poliment ne lui apporta que la toison qu'elle eut soin de laver à la pluie. »

N'oublions pas non plus les égards dont on entoure les abeilles! Dans la Provence ensoleillée, on les traite, non seulement comme des amies et des collaboratrices, mais comme des parentes, et l'usage — usage respecté encore de nos jours — veut que les abeilles participent aux joies et aux deuils de la famille dont elles font partie. Les jours de noce ou de baptême, on leur sert devant les ruches de grands bols de sirop; si c'est un deuil qui vient attrister la maison, surtout si c'est celui de la fermière, on attache un neud

noir à chacune des ruches et, pendant quarante jours, l'abeille chargée de pollen brassera sous le crêpe le miel dont les disparus ne goûteront pas.

Que de choses à dire encore sur la visite à l'accouchée, chez laquelle il serait d'un mauvais présage d'arriver les mains vides et de ne pas regarder l'enfant d'abord.

Aux visites des funérailles, c'est par rang d'âge qu'il convient de faire l'éloge des qualités du mort. C'est de la politesse aussi que de voiler les miroirs, non seulement pour qu'ils ne conservent pas l'image du cadavre, mais pour que les visiteurs n'aient pas l'angoisse de se voir près de lui.

Et les rites d'honneur? les promesses de vente, les serments, le prêt d'argent qui se passent sous le manteau de la cheminée avec le simple : « Tope-là! » d'une poignée de main au-dessus du foyer; une parole échangée ainsi est d'une bien autre valeur que la signature donnée devant notaire.

Et les réconciliations du soir de Noël? Il est, ce soir-là en Provence, une minute particulièrement solennelle, c'est celle où, toutes lampes éteintes, le chef de famille va allumer la bûche de Noël. C'est dans cette minute d'obscurité que se joignent les mains qui se fuyaient... Dans le noir qui cache leur rougeur, les frères ennemis s'embrassent, le père gravement offensé pardonnera. L'ombre sauve toutes les pudeurs, épargne tous les amours-propres... et, quand la flambée ramène la lumière, elle n'éclaire autour du grand feu de Noël que des visages d'allégresse sur lesquels toute honte, toute dureté ont été effacées par le baiser de paix.

Ai-je réussi, en faisant revivre devant vous quelques-unes de nos plus saintes ou nos plus aimables coutumes, à vous donner le goût de les défendre?

Laisser dire que la politesse est un ensemble de contraintes dont il est temps de supprimer le joug, c'est méconnaître sa valeur sociale et son charme civilisateur! Nous tous qui l'avons conservée, nous avons charge d'âme; dans la crise qu'elle traverse, nous avons à la cultiver, à la répandre, à la rendre plus visible et meilleure et, quand je dis meilleure, c'est qu'en parlant de la politesse du cœur, je ne parle pas de sa forme, mais de son essence.

Qu'a gagné la démocratie à laisser le peuple qui, par ailleurs, a fait de si positives conquêtes, en jouir sans nuance et sans art?

Pourquoi s'obstine-t-on à lui montrer la déférence comme une duperie et les jolies manières comme des simagrées? De quel ton les enfants parlent à leurs parents! Certes, on les aime tout autant qu'au temps où ils étaient respectueux, ces chers petits, mais on les gêne, on ne les élève plus; et si, plus tard, ils se sentent handicapés par leurs habitudes vulgaires — j'ai failli prononcer le mot : grossier! — et qu'ils veulent y porter remède, ils auront beau se surveiller, leur cœur mal éduqué ne nous donnera que l'apparence décevante d'une civilité dont l'origine et le jeu délicat sont lettre morte pour leur âme.

La politesse, voyez-vous, c'est comme le piano : il faut le don et le pratiquer de bonne heure. Ce n'est un secret pour personne que, si on laisse durcir ses doigts, on aura beau s'appliquer, on ne se tirera jamais de la plus facile des gammes!

Les gens qui se mettent tard à la politesse auront beau passer du vernis à la surface de leur caractère, ils seront vernis, ce qui est tout autre chose que d'être poli. Reprenons le vocabulaire des artisans dont nous nous sommes servis en commençant. On vernit un meuble en une heure, il faut des mois et des années pour le polir.

Et n'allez pas me dire que polir est une opération compliquée! Il y faut tout juste un chiffon de laine, quelques gouttes d'huile, un peu de cire. Mais que soins, que de persévérance il faut déployer dans leur manquement pour obtenir le poli des vieux meubles. Le dur poirier devient lisse comme du bronze, aucun satin ne peut rivaliser avec le noyer bien frotté! Ainsi des gens : si la surface n'est pas soignée, il arrive qu'avec des vertus, du savoir, des mœurs, on peut être parfaitement insupportable.

Les manières qu'on considère comme des apparences négligeables ont, neuf fois sur dix, une importance capitale dans nos affections comme dans nos affaires.

Et quand on pense que pour un peu de négligence dans le langage ou la tenue, on peut être cru fier, insolent, méchant — pire, peut-être! — on se demande comment nos cœurs du XX^e siècle consentent si souvent ce métier de dupe.

La Bruyère disait excellemment : « L'incivilité n'est pas un

vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sottise vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie... »

On a envie de lui crier : « N'en jetez plus! » Mais convenons qu'il a raison : venue du cœur, la politesse touche à tout ce qui rayonne de lui.

Et, puisque me voici en veine de citation, c'est à Voltaire, un esprit qui m'est opposé entre tous, que je demanderai la conclusion de mon long plaidoyer. Ce négateur illustre écrivit un quatrain célèbre et positif sur le sujet qui nous occupe. Que le plus sceptique de nos penseurs et l'humble écrivain catholique, qui a l'honneur de vous parler ce soir, se trouvent être du même avis, et, rythme à part, définissent avec les mêmes mots la précieuse politesse du cœur, suppose l'unanimité des suffrages; jugez plutôt et dites-moi si Voltaire n'a pas raison d'affirmer ainsi que vous le pensez toutes et tous :

*La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage;
De la bonté du cœur, elle est la douce image
Et c'est la bonté qu'on hérite.*

MARIE GASQUET.

Impressions d'Amérique⁽¹⁾

III

Aux yeux de beaucoup de gens, l'Amérique passe pour une nation « puritaine ». Il est de fait que les débuts historiques de la colonisation se rattachent à l'arrivée des émigrants non-conformistes. Mais les descendants des « pilgrim fathers » ne tiennent pas dans la population actuelle des Etats-Unis une place bien considérable. Dans les flots successifs apportés d'Europe, beaucoup d'autres éléments ont une part importante et peut-être une natalité supérieure a-t-elle permis à certains d'entre-eux de progresser davantage.

Ne faisons pas de recherches statistiques, ardues et incertaines en pareilles matières. Mais voici un moyen d'investigation bien simple, à la portée du passant que nous sommes : prenons garde aux noms. Lisons, au hasard des rues où nos courses nous mènent, les noms que portent les enseignes; lisons, à l'intérieur des taxis, le nom du conducteur dont la signature s'inscrit en dessous du serment de prudence solennellement affiché dans les voitures; ailleurs encore, dans les chambres d'hôtel, aux guichets des banques ou des chemins de fer, les noms des employés dont une sage direction assure la serviabilité en les livrant au contrôle du public; dans les journaux encore, les milliers de noms que font citer les raisons les plus diverses. Nous aurons vite fait de remarquer la récurrence des noms celtiques. Irlandais pour la plupart, ceux qui les portent sont presque tous des catholiques. A côté d'eux, l'Eglise compte encore bien d'autres enfants. A eux seuls, grâce aux nombreuses familles qu'ils élèvent depuis des générations, ils suffiraient à lui faire faire d'énormes progrès. De même que les catholiques de race française sont en passe de devenir l'élément prépondérant au Canada, de même les catholiques de race irlandaise semblent tenir dans leurs mains pour une très large part, l'avenir des Etats-Unis. Si l'Amérique puritaine représente une réalité, c'est une réalité d'hier bien plus que d'aujourd'hui.

(1) Voir la Revue des 10 et 24 décembre 1926.

Au hasard encore de nos courses, nous interrogeons des curés catholiques, nous apprenons des chiffres. De ces chiffres il faut apprécier l'exacte portée; ce ne sont pas des chiffres de statistique officielle comparables à ceux que fournissent certains pays d'Europe où, bon gré mal gré, pratiquants ou indifférents, tous les citoyens sont classés par l'arbitraire administratif dans quelque catégorie confessionnelle. Les catholiques additionnés par les curés sont ceux qui viennent à l'église, ils n'en connaissent point d'autres. Alors, si la cité de New-York compte environ un million et demi de catholiques, si Brooklyn en compte près d'un million, si cela fait, au total, entre deux et trois millions de catholiques fréquentant les églises sur huit millions d'habitants que compte la grande agglomération, dans quelle grande ville du monde notre religion serait-elle pratiquée dans de plus larges proportions?

Il ne s'agit pas de pratique sommaire et raréfiée. Voici que, ce dimanche de septembre, dimanche quelconque et encore dimanche de vacances, nous célébrons la Sainte Messe dans une église de Brooklyn. La paroisse compte, nous a-t-on dit, quatre mille catholiques. Or à cette messe l'église est pleine, elle contient certainement près de mille personnes; pendant un bon quart d'heure, deux prêtres distribuent la sainte communion; il y a, ce matin, quatre messes; il semble bien que, ce dimanche, la plupart des paroissiens se sont approchés des saints mystères.

Et voici mieux peut-être. En plein centre des affaires, près de Wall street, il y a une chapelle où, tout le jour, le Saint Sacrement est exposé. Entrons-y, un jour de semaine, à l'heure où le travail des banques et des bureaux bat son plein. Il y a foule, et quelle foule. Pas de pieuses femmes ou de collégiens, mais d'hommes qui dérobent à leur fiévreux affairément quelques minutes pour les donner à la prière.

Un ami me conte ce trait. Pendant plusieurs jours, étant à l'hôtel, il a fréquenté une église de ce quartier. Chaque jour, vers midi, un jeune homme y venait communier. Ayant noué conversation avec lui, il l'emmena déjeuner et il apprit ceci : ce jeune homme habitait la banlieue, il partait par un train matinal pour atteindre à temps le bureau où il travaillait et, pour pouvoir communier, il restait à jeun, régulièrement, jusqu'à midi.

Comment s'étonner, dès lors, si le long des rues, tant de jeunes gens et d'hommes faits saluent amicalement le col romain qui passe? Employés, commerçants, ouvriers, ce sont des croyants aux convictions vives, affectueusement attachés à leur clergé. Partout où le prêtre s'adresse, quelque inconnu qu'il soit, il est accueilli avec un aimable sourire; le *waiter* semble heureux de le servir, le *porter* de prendre sa valise, le chauffeur de le conduire; l'employé des douanes a mis, à ne pas inspecter ses bagages, autant d'empressement que le majestueux policeman en mettra tantôt à arrêter, pour lui seul, le torrent de la circulation. La police n'est-elle pas, à New-York, un fief irlandais, et ne fournit-elle pas, aux confréries, aux ligues du Sacré-Cœur, à toutes les œuvres paroissiales, l'élite de leurs membres?

Mais une occasion s'offre de mesurer la place que tient le clergé dans la vie de la grande cité. Un curé vient de recevoir une prélatrice romaine, on le fête ce soir et la fête a lieu à l'opéra. L'immense salle est pleine de monde, le curé trône sur la scène en robe violette, entouré de ses vicaires; les chants et les discours se succèdent; l'enthousiasme déborde. Pour donner à toutes choses leur juste valeur, il convient de noter que les distinctions romaines se distribuent dans les diocèses d'Amérique avec beaucoup plus d'abondance que chez nous et que, dès lors, l'événement n'est pas, en lui-même, bien extraordinaire.

Que n'obtiendra-t-on pas d'une population aussi attachée à ses églises et à son clergé? Un geste suffit pour faire affluer aussi bien les dévouements que les dons. Aucune dépense n'est de trop pour le service de l'Eglise. La splendeur des autels, le luxe des sacristies,

le confort des presbytères, n'ont aucun rapport avec nos pauvres habitudes. Cependant, de tous côtés, on bâtit des églises neuves, on couvre le pays d'un réseau d'écoles catholiques, on construit de vastes couvents et de larges séminaires, un merveilleux entrain précipite l'efflorescence de toutes les œuvres d'apostolat.

A n'en pas douter, les grandes villes de l'Est américain sont aujourd'hui l'un des endroits du monde où la religion catholique est la mieux respectée, où elle tient le plus de place réelle dans la vie des gens, où ses œuvres ont le plus de vitalité. Il n'en est pas de même, paraît-il, dans l'Ouest ni dans le Sud; il n'en est pas de même non plus, même à l'Est, dans les campagnes, et ceci achève de donner à la vie religieuse des Etats-Unis une allure qui déroute nos habitudes. Au Canada, dans la province de Québec, il y a, comme chez nous, une population rurale abondante; elle est d'ailleurs française d'origine et de langue; elle a merveilleusement conservé son catholicisme traditionnel. Mais cette situation est l'héritage d'un passé tout à fait différent de celui des Etats-Unis.

Dans l'express qui va de Boston à Montréal, dès qu'il a passé la frontière canadienne, le voyageur est frappé par l'aspect différent du pays. Il voit passer des villages groupés autour d'une église, des fermes nombreuses qui rappellent les silhouettes de chez nous; il aperçoit dans les champs des travailleurs courbés sur leur tâche. Dans l'Est des Etats-Unis, entre les villes, c'est à peu près le désert. La terre, peu fertile à ce qu'il semble, est de plus en plus abandonnée depuis que l'Ouest a offert à l'agriculture des possibilités indéfinies. Quelques fermes de loin en loin, dont les exploitants vivent dans un isolement peu favorable à la civilisation. On n'y trouve guère de catholiques, on n'en trouve guère non plus parmi les gros planteurs qui cultivent les régions du Sud. C'est au contraire dans ces milieux que se recrutent les adhérents du célèbre Ku-klux-klan, mouvement étroitement nationaliste et protestant dont l'importance a été fort exagérée.

Ainsi le catholicisme, aux Etats-Unis, se trouve présenter son maximum de vitalité dans les centres où la civilisation urbaine est la plus avancée, où le progrès moderne est le plus rapide, où le mouvement industriel et commercial est le plus intense.

Il semble bien que précisément c'est dans ces mêmes centres que le tempérament moral du peuple américain s'offre à l'observateur sous son aspect le plus sympathique. Cordiale bonhomie, large générosité, idéalisme illimité, gaieté et entrain, tout cela porte la marque, à la fois, de la religion catholique et de la race celtique. Ce sont bien, assurément, les traits qui caractérisent les membres du clergé catholique.

Admirable clergé! On ne saurait trop dire l'activité, le dévouement le sens pratique qu'il déploie dans son ministère. Beaucoup de choses ont été, autrefois, commencées par des prêtres ou des religieux venus d'Europe. Aujourd'hui, presque partout, le recrutement local suffit largement aux besoins; les maisons religieuses se rendent indépendantes des congrégations européennes qui les ont fondées; les séminaires passent aux mains des prêtres diocésains; l'action apostolique, sortie de la nation, est dirigée selon la ligne du tempérament national. C'est probablement une des raisons de son succès.

Sans doute, quelque visiteur d'esprit chagrin s'est demandé comment la mortification chrétienne pouvait s'allier avec l'habitude du bain quotidien et des chemises de soie; il lui a semblé que l'automobile devait tuer le recueillement et que, dépêtrée de la soutane, l'onction sacerdotale devait s'évaporer dans le mouvement des rues. Il ne manque pas d'exemples qui prouvent, heureusement, tout le contraire. L'allure joviale et rapide du prêtre américain cache une piété aussi sûre qu'elle est peu compliquée; l'élégance de sa tenue répond simplement aux exigences des fidèles; s'il dépense largement les sommes qui passent par ses

mais, c'est bien une façon de n'y pas attacher son cœur; quant aux plaisirs de la table, aux manies égoïstes qui font le type niais du curé de vaudeville, on n'en trouverait pas l'ombre dans la vie fiévreuse qu'il mène au service de Dieu.

Que faire cependant de la légende qui a cours dans la presse française et qui, pour peindre l'Amérique, associe le pharisaïsme puritain avec l'avidité de Shylock, la façade de la prohibition avec les pires débauches et un luxe outrancier avec une brutalité d'apaches. Il faut bien dire que cette légende ne répond à rien, qu'elle s'est formée par l'addition de notre mauvaise humeur à des images de cinéma, à des souvenirs du temps de la conquête et à quelques faits dont le sens est tout différent de ce que nous pensons.

Nous n'essayerons pas d'analyser ici les mystères du jeu politique auxquels se livrent les partis de la grande république. Ce jeu n'est pas plus édifiant que celui qui se joue ailleurs, mais il offre l'avantage de toucher très peu aux intérêts essentiels et, dès lors, on ne le prend guère au sérieux. De temps à autre, cependant, ce jeu a des conséquences regrettables. La prohibition en est une, l'attitude du gouvernement fédéral dans la question des dettes en est une autre. Mais il faut bien ajouter que si l'opinion publique est fermement décidée à se débarrasser de la prohibition, elle est très mal au courant des affaires d'Europe, s'y intéresse fort peu et n'y comprend rien.

Pharisaïsme, calcul rapace, cela n'est guère dans le style des gens simples et cordiaux que l'on rencontre là-bas tout le long de son chemin. Naïveté plutôt, idéalisme un peu utopique, sans compter une ignorance qui dépasse de loin, — et ce n'est pas peu dire, — celle qui règne chez nous au sujet des affaires de là-bas, il n'en faut pas davantage pour expliquer des malentendus dont on peut penser tout ce qu'on voudra mais qui ne doivent pas nous empêcher de voir, tel qu'il est, le tempérament jeune, sain et généreux du peuple américain.

L. NOËL,
Professeur à l'Université de Louvain.

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement finit au 31 décembre prochain de vouloir bien verser, avant cette date, fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50.)

Les quittances postales seront mises en circulation à partir du 3 janvier 1927.

Cendrillon à la crèche⁽¹⁾

Cendrillon pleurait devant la cheminée. Ses deux sœurs et sa marâtre venaient de partir en grande toilette pour le réveillon de la sous-préfecture. Elles lui avaient dit, en guise de consolation, que ce soir-là elle n'aurait pas beaucoup à faire, mais lui avaient bien recommandé de porter des bouillottes dans leurs lits, pour les trouver chauds à leur retour.

Le chat, posté près de l'âtre où le feu s'éteignait doucement,

(1) Notre cher ami Paul Cazin, enfin complètement remis d'un grave accident d'automobile, va publier bientôt ses « Lubyies ». Il nous en a communiqué quelques délicieux chapitres inédits. Mais avant de le publier nous tenons à reproduire, en Belgique, le joli conte de Noël que Cazin vient de donner au Correspondant de Paris.

regardait pleurer Cendrillon. Il cligna longtemps ses yeux glauques, d'un air de bonhomie narquoise, puis vint tendrement se caresser le cou à la pointe de son sabot. Comme elle restait morne et indifférente, il frottait de plus en plus fort, tendu de travers sur ses pattes, comme un petit âne de halage qui tire un bateau trop lourd. Cendrillon, qui, à son ordinaire, était d'une douceur sans exemple, lui allongea un vilain coup de pied.

La bête fila sous un bahut et son miaulement sembla crier vengeance à tous les échos de la cuisine. L'horloge grinça lugubrement et sonna les dix coups de dix heures avec des vibrations de colère. Les assiettes du dressoir eurent un soubresaut. Les verres, sur la table, se mirent à tinter. Puis, dans le silence effrayant qui suivit, on entendit le tapotement sec d'un bâton sur le carrelage.

— Marraine! s'écria Cendrillon.

Une très vieille femme se tenait devant elle, toute branlante et bossue, le nez sur le menton, et les veines des mains si gonflées qu'on les eût dites ligotées de grosses cordes. C'était la fée, sa marraine. Cendrillon se jeta dans ses bras.

— Voyons, voyons, ma petite, qu'est-ce qui se passe?

Mais Cendrillon sanglotait, de honte autant que de chagrin. Elle ne pouvait pas dire ce qu'elle avait sur le cœur. Tout en reniflant ses larmes, elle alla prendre le meilleur fauteuil de paille, fit asseoir sa marraine près du feu et lui mit, avec grande prévenance, un tabouret sous les pieds.

— Elles sont parties? demanda la vieille. Elles étaient bien belles?

— Oh! oui, soupira Cendrillon. Jacqueline avait un décolleté « bateau » ravissant.

— C'est dommage qu'elle n'ait pas le cou mieux fait soupira la vieille à son tour.

— Et des bas « fraise écrasée ».

— De la fraise écrasée sur les mollets?

— Une robe en crêpe de Chine avec des fleurs de satin...

— Et les cheveux courts, naturellement? Ondulés à larges...

Cendrillon ne la laissa pas achever.

— Courts? s'écria-t-elle, en séchant sa dernière larme. Mais vous datez, marraine! Passés à la tondeuse, ras.

— Et tu voudrais peut-être... Quelle horreur! Toi? Mais, mon enfant, il y a des femmes à qui cela ne va pas du tout. Ne commence pas à pleurer. Ecoute, si tu promets d'être bonne fille, de ne plus donner de coups de pied au chat, on te paiera aussi un peu de plaisir. En attendant, fais-moi donc une petite tasse de café.

Cendrillon prit le moulin entre ses genoux et se mit à moudre.

Le moulin tourna d'abord comme tous les moulins à café, mais, au bout de quelques tours, la manivelle parut aller plus vite que la main. Cendrillon, ahurie, pivota sur son escabeau, entraînée par un mouvement giratoire irrésistible. L'intérieur du moulin haletait, grondait, ronflait, lui envoyait jusqu'au cœur des secousses épouvantables. Enfin quelque chose d'énorme s'échappa d'entre ses mains, la porte de la cuisine s'ouvrit violemment, et Cendrillon aperçut ce qu'elle n'avait encore jamais vu de sa vie : une magnifique automobile.

Ce n'était pas une machine, c'était comme un écriin roulant, tout de cuir et percé d'immenses glaces. Une douce lumière blonde éclairait la garniture de velours, les stores de soie, le tapis de vison et tout ce qu'on peut fabriquer de luxueux, pour un nécessaire de voyage, avec l'or, la nacre et le cristal. Des fleurs s'épanouissaient là comme chez elles.

Cendrillon, éblouie, contemplait ces merveilles, les mains jointes.

— Marraine, c'est pour moi? C'est pour aller au bal?

— Oui, mon enfant, c'est pour toi. Avec cela, tu peux aller

où tu veux. Le modèle est très perfectionné. Nous avons un réchauffeur électrique qui fonctionne sur le carburateur. Nous nous moquons du froid.

— Ah? fit Cendrillon, qui n'y comprenait goutte et pensait vaguement à un système de chauffage. Mais qu'est-ce qu'il y a, marraine, sur la tablette, dans ce petit étui?

— Des cigarettes *Abdulla*, mon enfant.

— Je ne fumerai pas, dit Cendrillon, qui avait encore dans le nez la fumée de ses fagots. Mais est-ce que j'irai comme cela?

— Quelle toilette veux-tu donc?

La fée savait bien que Cendrillon serait beaucoup plus heureuse de s'habiller longuement que d'être habillée en un coup de baguette. Elle prit sur le rebord de la fenêtre le morceau de miroir cassé devant lequel le valet d'écurie se faisait la barbe. Et l'on vit tout à coup, au milieu de la cuisine, une belle psyché Empire, dans un cadre d'acajou, avec des appliques de bronze, garnies de bougies roses.

Cendrillon s'y mira sous toutes les faces, tandis que les trois règnes de la nature : pierreries, fourrures et tissus, lui passaient sur le corps. Elle n'avait qu'un mot à dire pour arrêter la toilette choisie. Mais elle se plongeait sans fin dans cette vague odorante, bruisante et miroitante. Je ne sais où son choix s'arrêta. Je sais seulement qu'elle portait au cou un collier de perles, si grosses, si grosses que, si elle l'avait perdu, on ne l'aurait même pas ramassé, parce qu'on les aurait cru fausses.

Je sais aussi qu'elle avait des chaussures incomparables.

Ce n'était point des « pantoufles de verre », ainsi que le porte formellement le texte original du bon Perrault; ni de fourrures de vair, suivant la conjecture de trop subtils archéologues; ni d'une couleur verte quelconque. C'étaient des souliers de verres souliers en peau de lombric. Ils imitaient si parfaitement le satin de sa peau et sa carnation délicate qu'on eût juré voir ses pieds nus, alors qu'ils étaient chaussés. C'est qu'à la différence d'une porte, qui doit être ouverte ou fermée, une femme peut être à la fois déshabillée et vêtue. Et cela ne date pas d'aujourd'hui. Vous pouvez déjà l'apprendre d'une épigramme de Marc l'Argentier, dans l'Anthologie Palatine.

— Enfin, te voilà prête! dit la fée. Nous allons partir.

— Il n'y a pas de chevaux!

— Il y en a quarante, mais on ne les voit pas.

— Tant mieux! cria Cendrillon en battant des mains. C'est encore plus magique. Partons vite.

— Nous ne partirons pas sans chauffeur. Qui veux-tu qui nous conduise?

— Je croyais que la voiture marchait toute seule, dit Cendrillon, légèrement déçue?

— Oui, ma petite, dans le fossé... Tiens, demande à ton chat s'il veut faire le chauffeur.

Mais le chat, qui avait repris sa place près de l'âtre, assis sur sa queue, le cou dans les épaules, répondit, sans même daigner lever les paupières :

— Je ne veux pas.

— O mon petit minet chéri, murmura Cendrillon en se penchant, suppliante, dis que tu veux bien faire le chauffeur.

— Je me chaufferai ici tout seul, répondit le chat.

— Dis-lui qu'on lui paiera une fourrure à la mode, souffla la fée.

— Ma peau me suffit.

— Qu'il aura de belles lunettes d'auto.

— J'ai d'assez bons yeux.

— Allons, finissons-en, dit la fée impatientée. Faites la paix. Demande-lui pardon. Embrasse-le sur les moustaches.

Le chat se laissa prendre sans difficultés, mais à peine Cendrillon, l'eut-elle embrassé sur les moustaches qu'elle le lâcha, en

poussant un grand cri. Elle tenait entre ses bras un chauffeur moustachu, couvert d'une pelure tigrée, qui la regardait avec des yeux de braise ardente. Elle recula, en s'essuyant la bouche. Ses lèvres conservaient un discret arôme de vermouth-cassis.

— Bravo, ma fille! dit la fée qui riait sous cape. Pour la première fois, que tu as un chauffeur, tu commences bien, je te félicite. Voilà qui t'apprendra à être bonne pour les animaux. Que la leçon te serve. En route.

Ils roulaient, malgré la neige, avec une rapidité magique, sous une averse d'étoiles qui auraient inondé la terre, si le froid ne les avait gelées en chemin. La fée, dans la belle limousine, ressemblait toujours à une très ancienne femme, mais d'aspect moins fantomatique. Elle faisait une douairière extrêmement distinguée. Près d'elle, Cendrillon, rouge de bonheur et d'orgueil, osait à peine s'appuyer aux coussins.

— Marraine, est-ce qu'on va vite?

— Regarde l'aiguille, mon enfant.

— Il est bientôt minuit.

— Non, petite sottie, l'autre cadran. Tu vois bien que nous faisons du neuf cents à l'heure.

— Pourquoi n'en ferait-on pas mille?

— Ce serait peut-être risqué, la nuit, dans les tournants, bien que le chat, je veux dire le chauffeur, ait de bons phares.

Elle achevait à peine de parler que la voiture poussa de longs miaulements d'alarme, ralentit peu à peu et s'arrêta.

Des ombres confuses passaient sur la route. On entendait la rumeur d'une foule, des bêlements, des cris de volaille, mêlés au son joyeux des musettes et des hautbois.

— Dieu! que c'est agaçant! soupira Cendrillon.

— Mais où sommes-nous, qu'arrive-t-il? demanda la fée en baissant la glace. Où allez-vous donc, bonnes gens, avec toutes ces bêtes?

— A Bethléem, Madame.

— C'est demain la foire?

— Non, nous allons rendre visite au Saint-Enfant qui vient de naître.

— C'est pourtant vrai, dit la fée. As-tu pensé que c'était Noël? Ils vont à la crèche, veux-tu que je t'y mène?

— Laissons d'abord passer ces gens-là, dit Cendrillon, avec une moue de dédain. Ils ne sont pas de notre monde.

— Hé! ma petite, te voilà bien fiérote. Oublies-tu qu'il y a deux heures tu n'étais qu'un Cucendron? Que je t'ai trouvée en sabots?

Cendrillon se jeta en arrière dans les coussins et se mit à boudier. Elle se sentait très malheureuse. Elle était surtout malheureuse de se sentir malheureuse, quand elle avait tout ce qu'il fallait pour être heureuse. Mais les bons sentiments de son cœur prirent le dessus. Elle ne voulut pas paraître ingrate à une marraine qui la comblait de tant de gâteries. Elle lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa.

— Allons, dit tranquillement la bonne fée, puisque tu crains la compagnie des bergers, on te mettra avec les rois. Faisons d'abord un petit tour. Nous arriverons là-bas pour l'Épiphanie. Roulez, chauffeur.

Mais le chauffeur hésitait devant un croisement de routes.

— Où faut-il mener ces dames? A gauche? A la sous-préfecture?

— Non, non, à la crèche, à droite, toujours à droite...

Ils continuèrent l'ardent voyage, et la limousine, arrivée au bout des chemins de la terre, bondit, au-dessus de la carte Michelin, vers des régions où il n'y avait plus ni tournants dangereux, ni passages à niveau...

Douze jours de suite, elle roula en plein ciel, luttant de vitesse avec les chars ailés des génies et des âmes qui volent aux sources

— sublimes de l'essence platonicienne. Elle entra galamment dans la ronde des étoiles. Elle suivit, sans aucune panne, le tourbillon pythagoricien de ces luminaires éternels, qui tournent, entraînés par un esprit divin, avec une célérité admirable... Un chœur infini chantait : *Gloria in excelsis!* Et Cendrillon, ravie, écoutait la céleste musique des astres. Il lui sembla sortir d'un rêve, quand, au soir du 6 janvier, l'auto stoppa tout à coup devant l'étable de Bethléem.

Il faisait un petit temps brumeux et douceâtre. La neige fondait. A l'entrée de l'étable, la Sainte Vierge Marie soufflait sur un feu de bois. Le bon saint Joseph apportait des brindilles. On apercevait, tout au fond, sous le râtelier, une crèche bourrée de paille, et, de chaque côté, le bœuf et l'âne.

Tandis que le chauffeur, debout près du capot, fumait une cigarette en regardant la campagne, la fée salua le plus poliment du monde, se présenta, elle et sa filleule, puis tous s'approchèrent en silence de la crèche où le nouveau-né dormait d'un profond sommeil.

— Quel beau poupon vous avez là, Madame. Comme je vous félicite! s'écria la fée, après l'avoir considéré longuement, à travers son face à main. Et vous, que vous êtes gracieuse! Permettez-moi donc de vous embrasser, ma chère enfant. Voulez-vous bien?

La Sainte Vierge Marie pencha son front très pur, et ses yeux se mouillèrent de tendresse. Elle prit les deux mains de la vieille et dit :

— Madame, j'aime beaucoup les fées. Le Bon Dieu les a données aux hommes pour leur instruction et leur consolation. Vous êtes les images un peu vagues, mais amusantes, de la Justice, de la Bienfaisance, de beaucoup de belles vertus dont ce petit enfant vient apporter sur la terre le modèle exact, l'exemple sérieux...

— N'a-t-il pas trop froid? demanda la fée, tout émue.

— Il apprend aux pauvres à souffrir le froid et tous les autres maux de la vie.

— Il sera grand et fort, dit la fée.

— Il sera très grand. Il sera nommé le Fils du Très-Haut. Sa naissance va changer ce monde.

— Ah! s'écria la fée, c'est l'Enfant merveilleux dont la Sibylle de Cumes m'a parlé, voilà longtemps.

Elles s'écartèrent un peu pour causer à leur aise. Cendrillon restait près de la crèche. Elle était entrée dans l'étable avec un certain souci de sa toilette et de ses fines chaussures; maintenant elle ne prenait plus garde où elle posait le pied. Elle regardait tour à tour le nourrisson qui continuait à dormir infatigablement, et le vieux père nourricier qui taillait, d'un air placide, un bâton avec son couteau. Il ne payait guère plus de mine, le brave charpentier, que le jour où il posa pour maître Melchior Brœderlam, qui peignit le rétable du musée de Dijon. Il portait une vieille casquette et un tablier de cuir tout râpé. Ses chaussettes lui tombaient sur les talons. A sa ceinture pendait une grosse gourde, en forme de barillet, dont il tirait une lampée, de temps à autre, pour se donner du courage.

— Pourquoi n'ouvre-t-il pas les yeux? demanda timidement Cendrillon, comme se parlant à elle-même.

— Parce qu'il dort, Mademoiselle, répondit saint Joseph, sans lever la tête.

— Quels beaux yeux il doit avoir!

— Il les a très beaux, mais vous lui feriez peur. Il verrait tout de suite... que vous n'êtes pas de son monde.

Cendrillon sentit sa gorge se serrer. Elle dit, d'une voix tremblante de larmes, mais en portant vivement les mains à son cou :

— Et si je lui donnais mon collier de perles?

— Ce n'est pas ce qu'il attend de vous, dit saint Joseph d'un

ton très radouci. C'est lui qui a créé les perles et toutes les beautés de la terre. Il est le Dieu des riches comme des pauvres, de ceux qui ont des colliers et de ceux qui n'en ont point. Ce qu'il veut, c'est votre cœur, mon enfant, plein de bonne charité et sans mépris pour personne.

Cendrillon ne répondit rien, courut vers la fée et, la tirant par la manche :

— Mamma, souffla-t-elle tout bas, je voudrais redevenir... comme avant.

— Que dis-tu? s'écria la fée. Ta toilette ne te plaît pas?

— Elle me plaît bien, mais je serais mieux, ici, habillée comme chez nous.

— Eh! bien, adresse-toi à Madame. Ces métamorphoses-là sont plutôt de sa partie.

Madame la Sainte Vierge sourit à Cendrillon, étendit la main, lui toucha la joue. Et aussitôt, Cendrillon redevint la véritable Cendrillon, avec son petit cotillon, tout rond, sa camisole de futaine, son maigre fichu et ses sabots de bois.

Elle se retourna. Le Saint Enfant Jésus ouvrait les yeux tout grands et tendait les deux bras vers elle, en gigotant joyeusement dans ses langes. Cendrillon, éperdue de bonheur, l'enleva, malgré le geste ébahi du père nourricier, le serra sur son cœur, le couvrit de caresses. On eût dit, à les voir ainsi, qu'elle était la jeune maman de ce bébé qui lui souriait avec un amour infini.

Mais voilà qu'au même instant la clarté défaillante du crépuscule se ranima et flamba soudain, comme un feu mourant sur lequel on jette une brassée d'épines. Très haut, dans le ciel pâle, au-dessus de la pauvre étable, resplendissait une étoile inconnue et sa lumière semblait le lever d'un jour nouveau. Des bruits insolites troublèrent le repos de la campagne qui se préparait à dormir. On entendait une lointaine fanfare de trompettes et des bourdonnements de tambourins.

Il y eut une minute de surprise et d'émoi. Madame Sainte Marie avait repris son poupon. Saint Joseph et le chauffeur coururent en avant sur la route. C'étaient les Rois-Mages.

Leurs cortèges magnifiques entourèrent bientôt l'étable et couvrirent les champs voisins d'un fourmillement bigarré d'hommes au teint de lait, d'olive ou de cirage, à pied, à cheval, à dos de chameau, de dromadaire ou d'éléphant. Ces éléphants portaient d'énormes coffres d'où l'on déballait en hâte toutes les richesses de l'Orient, ses gemmes, ses soieries, ses gommes parfumées, et des régimes de bananes, et des couffins d'oranges. Une seule caisse demeura close en présence de l'Enfant Dieu. C'était celle qui contenait les instruments de précision dont les savants rois se servaient pour leurs observations scientifiques.

Cendrillon contempla d'abord les nègres, bouche bée, Elle n'en avait jamais vu. Ces figures noires, éparpillées au milieu de la foule blanche, lui rappelaient les grains de couleur qui tombent parfois dans la corbeille, quand on écosse les haricots secs, durant les veillées d'hiver. Puis son attention fut conquise par les majestés royales qui s'avançaient, avec les mille salamalecs d'un cérémonial compliqué, sous leur baldaquin de pourpre ou leur parasol de plumes d'autruche. Il y avait Balthazar de Mésopotamie, prince du pétrole, Melchior d'Abyssinie, prince du café, et Gaspar d'Ethiopie, prince des dattes.

Or, donc, à la vue de tant de splendeurs, d'une si riche compagnie, d'un monde si distingué, Cendrillon éprouva de nouveau les scrupules de l'amour-propre et les tentations de la coquetterie. Elle oublia qu'elle avait tenu le plus pauvre des enfants des hommes dans ses bras. Elle eut honte d'être en sabots.

— Mamma, balbutia-t-elle, c'est une grande réception... Est-ce que je suis mise convenablement? Est-ce que je suis correcte?

— Mon enfant, dit l'autre avec impatience, tu n'es pas plus

mal mise ici que ceux qui reçoivent. Laissez-moi tranquille. J'ai à parler au roi Balthazar d'une cousine à moi qui doit se trouver quelque part dans son pays.

Cendrillon, pour distraire son chagrin, se mit à rôder à travers la foule. Sa naïveté s'émerveillait de tous ces costumes bizarres et de toutes ces bêtes curieuses. La trompe des éléphants surtout la plongeait dans la stupeur.

Un page du roi Balthazar ne tarda pas à la remarquer, un fort beau gars, de mine dégourdie. Il portait à son turban une aigrette de héron et s'appelait Zinzano. A première vue, Cendrillon lui inspira le plus tendre intérêt. Il se mit à son service et la promena obligeamment. Tous deux parlaient des langues bien différentes. Mais, à cet âge, avec de la bonne volonté, un jeune homme et une jeune fille parviennent assez rapidement à s'entendre.

En marchant à petits pas, au bras de Zinzano, Cendrillon éprouvait la même impression délicieuse de vertige ardent et de douce langueur que lui avait fait goûter son voyage dans les étoiles. Il lui semblait qu'au fond d'elle-même quelque chose marchait à une allure plus folle encore que la féerique limousine. Elle subissait la loi de l'attraction passionnée.

*Et Zinzano, près de Cendrillon, ne se souciait guère d'expliquer pourquoi le chameau a deux bosses, quand le dromadaire n'en a qu'une, — ce qu'il ne savait du reste pas très exactement, — il ne voulait lui parler que d'elle. Il finit par lui avouer qu'elle était la plus jolie fille du monde et lui plaisait infiniment.

— Ah! soupirait Cendrillon, si vous m'aviez donc vue avec mon collier de perles!

— Elles ne devaient pas être plus fines que vos dents, affirmait Zinzano.

— Et mon fourreau de crêpe.

— Il ne valait pas les frisettes de vos cheveux.

— Et mes souliers en peau de lombric sétifère.

— J'aime bien mieux votre pied nu...

Bref, Zinzano manquait de goût. Mais nous n'en discuterons pas. Il obtint du roi son maître la permission d'emmener Cendrillon en Mésopotamie, pour le bon motif, la chose va sans dire.

Cendrillon obtint, elle aussi, le consentement de sa marraine. Aussitôt la fée, le chauffeur, l'automobile disparurent comme par enchantement. Vous vous seriez crus en plein conte fantastique. Dès le petit jour, les Mages quittèrent la Sainte Famille et prirent des chemins détournés pour échapper aux gendarmes d'Hérode.

Tandis que Cendrillon et son amoureux faisaient route sur le même chameau, les trois saints Rois chevauchaient de compagnie, en devisant. Balthazar contait aux deux autres qu'un de ses pages avait trouvé le bonheur en la personne d'une petite fille d'Occident, puis tous trois dissertaient de la condition des femmes et des transformations sociales qu'allait apporter sur la terre la naissance de l'Enfant divin.

— Faut-il supprimer le gynécée? demandait le roi Melchior.

Mais Gaspard était d'avis que, pour être aimée comme il le faut et remplir ainsi sa fonction naturelle, la femme devait toujours garder un léger parfum d'esclavage.

Enfin, on arriva en Mésopotamie, Cendrillon devint fille d'honneur de la reine. Elle voyait Zinzano tous les jours et se promettait une félicité parfaite. Mais le pays était en guerre. Des voisins avaient traitreusement profité de l'absence du roi. Balthazar marcha contre eux et remporta une victoire éclatante. Ses États, furent, du même coup, ruinés et ses sujets accablés d'impôts.

Il fallut remonter le trésor et faire des économies. On établit des monopoles productifs, on réforma les administrations. Il fut interdit aux restaurateurs de servir plus d'une figue pour deux clients, à chaque dessert. On remplaça les sous-satrapes par des

délégués du satrape à la sous-satrapie. Puis, comme ces mesures se montraient insuffisantes, la Cour réduisit son train. Le roi et la reine renvoyèrent la moitié de leurs dames d'atour, filles d'honneur, pages, secrétaires particuliers, bouffons, eunuques et icoglans.

Le volage Zinzano, à qui l'on offrait pourtant une bonne place dans l'industrie, préféra épouser la vieille veuve d'un contrôleur des finances. Cendrillon, délaissée, entra comme dactylographe au ministère de la Justice.

Elle travailla courageusement et ne resta pas moins fille d'honneur qu'à la Cour. Le souvenir du Saint Enfant Jésus l'aidait à prendre la vie en patience. Enfin, le ciel eut pitié d'elle. Six mois plus tard, la bonne fée, sa marraine, la transportait, d'un coup de baguette, de Mésopotamie au doux pays de France, où elle trouva sa marraine heureusement déçue d'une crise d'albumine, et où son père, qui la croyait perdue, l'accueillit avec la joie que l'on peut imaginer. Il la maria peu après au représentant d'une grosse maison d'autos.

Vers la même époque, une troupe de Bohémiens vint, un soir, à passer devant l'étable abandonnée de Bethléem. L'un d'eux heurta du pied un objet qui traînait dans l'herbe, au bord de la route. Il le ramassa. C'était un vieux moulin à café, tout rouillé et disloqué.

— En le graissant bien, dit-il, on en fera quelque chose.

Puis, ils allumèrent du feu et installèrent un campement de nuit, sans oublier de tendre des collets pour prendre quelque lapin. Le lendemain, un chat s'était pris. On en fit une fricassée.

— Fameuse gibelotte, se dirent-ils en la mangeant. Mais comment se fait-il que cette bête ait un arrière-goût de vermouth-cassis?

Ils ne purent jamais se l'expliquer. Tant de choses ne s'expliquent pas!

PAUL CAZIN.

AUX ÉTATS-UNIS (1)

Le problème religieux

Le problème religieux aux États-Unis pourrait se poser dans la forme simple et frappante où l'exprimait dernièrement un protestant très averti des questions religieuses de son pays : « L'avenir est-il à l'Église catholique? »

Il semble que ce soit bien, en vérité, l'interrogation finale dont la solution décidera des destinées spirituelles de tout un peuple. L'angoisse, l'incohérence, les hardiesses qui se font jour au sein des sectes protestantes vont-elles précipiter une anarchie religieuse? Ou bien, dominant le tumulte et la confusion, l'Église catholique va-t-elle se renforcer de toutes les dissatisfactions, de toutes les inquiétudes du protestantisme désagrégé?

« Les catholiques vont régulièrement à la messe tous les dimanches, remarqua cet écrivain protestant au cours du séjour qu'il fit dans un grand *camp* d'été. Et d'autre part, les protestants semblent ignorer le jour du Seigneur.

» Le congrès eucharistique de Chicago a intéressé, passionné, les catholiques de l'univers; combien de protestants se sont souciés du congrès de Stockholm?

(1) Rubrique mensuelle

» Les unes après les autres, les universités protestantes abandonnent le principe du service religieux obligatoire; dans les collèges et les universités catholiques, au contraire, on insiste sur la nécessité de l'observance dominicale et de l'assistance aux offices.

» Les protestants, enfin, individuellement intéressés aux œuvres d'évangélisation, de service social, de prohibition, se soucient de leur Eglise moins que de leur club, de leur société de sport ou de leur ligue. Alors que pour les catholiques, l'Eglise est considérée comme la représentation terrestre du Christ lui-même... »

Et M. Frédéric Lynch se demande à nouveau : « L'avenir est-il au protestantisme ou au catholicisme? »

* * *

Les protestants américains sont divisés.

Non seulement en sectes innombrables (plus de cent cinquante), mais aussi et presque tout autant au sein de ces sectes elles-mêmes.

Au témoignage d'un homme peu suspect, le P. Parson, directeur de l'hebdomadaire catholique *America*, de New-York, l'élément laïque de la population a quitté l'Eglise protestante; l'élément intellectuel est, en grande partie, matérialiste, agnostique (et, soi dit en passant, hostile au catholicisme); enfin le clergé est divisé par la question moderniste.

Tel est le bilan brutal.

Trois tendances se manifestent dans les masses protestantes.

La tendance nettement irrégulière qui trouve son expression dans une partie de la presse, et paraît gagner en ampleur. Une tendance opposée, qui est celle des protestants orthodoxes, évangélistes, fondamentalistes. Enfin, une dernière tendance, qui n'est ni sectaire ni doctrinale et travaille surtout à la réalisation du bonheur terrestre de l'individu.

La tendance irrégulière est indéniable, et elle s'aggrave. De plus en plus, les beaux esprits et l'« université » se piquent d'athéisme. L'enseignement supérieur s'en ressent; la formation religieuse et la moralité de la jeunesse en subissent un grave contre-coup.

Le mouvement orthodoxe est de loin le plus important. Mais il est à cent lieues de créer une unité doctrinale, et les sectes protestantes qui se rencontrent sous son « signe » connaissent elles-mêmes de dissensions intérieures parfois déchirantes.

Ce mouvement est partiellement politique. Par l'*Anti-Saloon League*, qui est son allié, et par le conseil méthodiste de tempérance, de prohibition et de moralité publique, qui est un de ses instruments, il dispose d'une influence politique considérable, et qu'il ne cherche pas à amoindrir, — au contraire. Le fameux *Ku-Klux-Klan* est le « bras séculier » de cette Eglise méthodiste, qui figure au premier rang des sectes orthodoxes. Et l'Eglise méthodiste, disait déjà le président Grant, est « le troisième grand parti politique américain. »

Les protestants unitariens, adversaires des tendances fondamentalistes, accusent le méthodisme de viser à l'hégémonie politique, et de briguer la situation de religion d'Etat. Un journaliste de Washington écrit à ce sujet : « L'Eglise méthodiste viole le principe jeffersonien de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et possède à Washington même un instrument de puissance temporelle (un colossal bâtiment). Il est indéniable que l'Eglise méthodiste participe à la vie politique. Cette certitude s'impose invinciblement à quiconque a passé quelques semaines dans la capitale fédérale, dans les couloirs du Congrès, parmi les chefs d'organisations protestantes, les hommes politiques et les journaliers. »

Et de fait, par des bulletins hebdomadaires, le conseil de tempérance, de prohibition et de moralité publique tient vingt mille

pasteurs au courant de ce qui se passe au Capitole. Ce bulletin les renseigne sur l'opinion des dirigeants méthodistes concernant les problèmes politiques en discussion, — et par le canal de ces vingt mille pasteurs, l'enseignement et les directives du conseil de tempérance s'infiltrèrent parmi les quelques millions de fidèles méthodistes. A leur tour, les pasteurs transmettent au conseil la « réaction » de leurs ouailles, et le conseil n'ignore pas comment il faut s'y prendre pour agir efficacement sur l'assemblée législative.

C'est ce même conseil de tempérance qui, il y a quelques mois, se permit d'adresser de solennels avertissements à l'Europe, et entreprit de lui démontrer qu'elle pourrait rapidement régler ses dettes américaines si elle se résignait à adopter, à son tour, le régime sec!!!

Cette ingérence du méthodisme en matière politique est déniée par ses chefs, et pour cause. Mais d'autres protestants ne se cachent pas pour avouer l'influence de certaines Eglises sur le cours de la législation fédérale. Ainsi le docteur Cadman, président du conseil fédéral des Eglises du Christ qui groupe vingt-huit Eglises protestantes de la tendance humanitariste signalée plus haut, reconnaît la répercussion indéniable de l'attitude de certaines Eglises protestantes sur la politique extérieure américaine.

En dehors de cette activité extra-religieuse, il est constant que l'emprise spirituelle des grandes sectes sur leurs fidèles se relâche.

C'est plus vrai encore des petites.

Dans un article où il constate le déclin des Eglises, l'évêque épiscopalien Fiske, de New-York, reconnaît sans détours que la rivalité entre les sectes a donné naissance à une multiplicité de petites congrégations dirigées par de pauvres ministres qui s'abâtardissent intellectuellement, spirituellement et moralement. Et il continue : « Dans le pays, l'Eglise a perdu son prestige à cause de son étroitesse, de son ignorance, de son rigorisme puritain. Les congrégations cultivées et leurs pasteurs manquent de ressort spirituel, parce que personne ne sait plus ce à quoi il croit. Les ministres de village et de petites villes, et leurs ouailles, manquent de cette même vigueur spirituelle parce qu'ils croient, ou s'imaginent devoir prétendre qu'ils croient en une multiplicité de choses mesquines qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. »

Qui ne voit que ce dont souffre en définitive, et dont dépérit le protestantisme d'Outre-Atlantique, c'est encore et toujours de ce manque de doctrine certaine que définisse une autorité reconnue, et à laquelle ne lui permettra jamais d'atteindre le faux dogme, subversif et finalement anarchique, du libre-examen.

Libre d'examiner suivant sa raison personnelle, le protestant ne tarde pas à faire de ses préférences et de ses commodités le critère de son jugement, — si tant est qu'il se donne encore la peine de discuter une doctrine et de la juger.

En fin de compte, c'est ou bien la confusion devant les divergences qui se révèlent au sein des sectes elles-mêmes, — ou bien l'indifférence devant la multiplicité des Eglises protestantes qui prétendent au monopole de la vérité, — ou bien enfin la déviation du sens religieux et l'échouement final des esprits désenparés dans les extravagances de pseudo-religions nouvelles inspirées tour à tour de fantaisie pure, de messianisme, d'illumination, de freudisme, de scientisme, — pour ne citer que ces *ismes*-là.

* * *

En regard de cet effritement et de cet éparpillement, le spectacle d'une Eglise indestructiblement une, propagatrice d'une doctrine immuable, inébranlable devant les assauts du scepticisme ambiant.

L'Eglise catholique compte près de vingt-millions de fidèles aux Etats-Unis. Au congrès eucharistique de Chicago, elle a donné

aux Etats-Unis et au monde l'impressionnant spectacle de sa vitalité et de sa force. « Les catholiques se sont comptés en vue de leur prochaine organisation sur le plan politique » n'ont pas manqué de révéler les journaux anticléricaux, qui sévissent là-bas comme-ici. En vérité, ils ont affirmé l'ardeur de leur Foi et la force de leur nombre.

Et c'est ce qui, au fond, inquiète une Amérique restée, en dépit des proclamations de tolérance, hostile au catholicisme.

Une revue protestante reconnaissait sans peine, il y a deux mois, qu'il y avait pour le moment recrudescence d'anti-catholicisme aux Etats-Unis. Les manifestations de cette hostilité se multiplient, dans la mesure où le rayonnement de l'idée catholique se manifeste plus évident. Les sectes maçonniques, appuyées par le Ku-Klux-Klan, travaillent au déclenchement d'une offensive scolaire. Les catholiques américains ont déjà eu l'occasion d'opposer une défense triomphante aux menées maçonniques dans l'Oregon. Ils vont avoir à se défendre contre le projet maçonnique tendant à la création d'un ministère fédéral de l'enseignement, et à l'institution de l'école laïque, obligatoire et gratuite.

J'ai terminé ma dernière chronique en signalant comme candidat démocratique probable aux prochaines élections présidentielles, le gouverneur A. Smith, de New-York. C'est le leader incontesté du parti démocratique; c'est, de plus, une personnalité extrêmement populaire. Mais il a participé aux cérémonies du Congrès eucharistique, il a baisé l'anneau du Cardinal-Légit, — il est catholique, en un mot. Et un évêque méthodiste, approuvé par beaucoup d'autres, estime que c'est une tare suffisante pour l'empêcher jamais de devenir président des Etats-Unis.

La partie ne fait que commencer pour nos corréligionnaires américains. Elle sera dure, car leurs adversaires sont nombreux et très riches. Ils commandent les voies du pouvoir.

Mais pour le salut même d'un grand pays, qui incontestablement sa paganise, il faut espérer que par la fermeté des catholiques et le rayonnement de la doctrine dont ils sont les séculaires gardiens, Dieu reprendra sa vraie place dans une république où la vacillante raison et les éternelles passions humaines travaillent à le détrôner.

Vicomte CH. DU BUS DE WARNAFFE.

Conférences Cardinal Mercier

La prochaine conférence aura lieu le mardi 4 janvier, à la salle Patria (5 heures).

S. G. M^{sr} BAUDRILLART, évêque d'Imeria, recteur de l'Institut catholique de Paris, membre de l'Académie française, y parlera des

Martyrs de Septembre.

« Les jeux dangereux, »

Il est fait de bien peu de chose, le dernier roman d'Henry Bordeaux, écrit d'ailleurs avec le talent habituel de l'auteur et avec infiniment d'esprit. Bordeaux est généreux pour ses personnages; il leur prête de délicieux mots, de son propre crû, évidemment.

C'est le tableau de « mondanités » d'un genre spécial à la mode, la description d'une station d'hiver dans les Alpes, la vie d'un grand

hôtel de luxe pour les amateurs des sports de la saison : skis, bobs et patins. Mais, parmi ces jeux dangereux, il y en a un, plus caché et encore plus périlleux, l'amour.

L'auteur déploie, autour de l'audace et des rivalités de ce monde sportif et élégant, une psychologie affinée. Etude intéressante, si l'on veut, à ce point de vue; elle nous découvre la mentalité d'une classe spéciale, que Thackeray aurait certainement rangée dans sa galerie des snobs si, de son temps, ce genre de divertissements mondains avait rencontré cette vogue.

Mais le romancier n'accorde-t-il pas trop grande attention aux gestes des fervents de ces sports d'hiver, qui font du jeu et de l'exercice violents leur unique raison de vivre? Comment ne pas éprouver une profonde pitié pour la vanité d'une vie dont l'énergie est si peu productive?

Quelle frivolité aussi dans les distractions et les fêtes organisées au Grand Hôtel de Mürren par les amateurs de la littérature! Quelle effervescence ils déploient pour l'organisation d'un « bal du roman », où les concurrents se déguiseront en héros de romans célèbres!

Sans doute, l'intérêt que Bordeaux prête à ces fantoches est-il ironique, et le sentiment qu'il a voulu provoquer est le mépris pour l'inutilité de ces existences si affairées. On s'en rend compte surtout à la fin du roman, quand il oppose l'agitation factice de l'hôtel au calme du foyer familial :

— « Ah! paraphrase Claire de Maur, nous n'avons plus de maisons et nous vivons à l'hôtel. Nous sommes redevenus des nomades et nous plantons çà et là nos tentes. Je ne puis voir chez nous, en France, au bord d'une lente rivière ou d'un petit bois, un vieux toit d'ardoise posé sur des grappes de glycine ou des lianes de vigne vierge qui recouvrent des murs invisibles sans y loger mon bonheur. »

(Une petite critique de style : la phrase gagnerait beaucoup à la suppression des mots : « qui recouvrent des murs invisibles »; ce pléonisme diminue l'effet si joli de ce « posé sur des grappes... »)

Cette Claire de Maur est une jeune Française très sympathique, mais très différente de l'élément anglo-saxon qui domine dans ce milieu sportif, où son arrivée inattendue ne provoque qu'une froide et assez méprisante curiosité.

En contraste avec cette Française si peu sportive se campent les deux protagonistes des jeux dangereux, Gérald Steele et Diana Powlys, jeunes géants fortement musclés, intrépides dans tous les sports, couple bien assorti, uni par une camaraderie intime et quotidienne, dont l'unique raison d'être est la série des triomphes remportés ensemble dans les concours de bobs et de skis. Ils exercent à l'hôtel de Mürren et dans toute la station une autorité incontestée par le prestige de leur force et de leur élégance.

Or, Claire de Maur, grâce à sa distinction naturelle et à son habileté à mettre en valeur un charme uniquement féminin, réussit à ébranler cette hégémonie et même à séparer les inséparables triomphateurs. Victoire de la délicatesse et de la grâce sur la force musculaire!

Plus tard, belle joueuse, elle opère un rapprochement de ce qu'elle a désuni. Sa générosité la rendrait tout à fait sympathique, si elle n'était pas affligée d'une sottise tare, qui gâte le personnage : elle entretient un amour mystérieux pour un barbon de cinquante ans et marié, lequel, heureusement, n'apparaît dans le roman que comme un fantôme lointain. Sans cette faiblesse-là, on aurait pardonné à Claire ses petits et grands défauts, comme celui d'abuser du maquillage élégant (dont l'auteur semble lui faire une supériorité sur les Anglaises, qui, inconsidérément exposent leur teint à la morsure du froid) et celui de manquer totalement d'idéal religieux ou social.

Et tous ces gens, parmi lesquels des intellectuels, qui vivent en face de la Jungfrau, de l'Eiger et du Mönch, n'ont pas l'air de se

douter que le grandiose spectacle, dont ils sont les témoins quotidiens, soit digne de leur admiration. Jamais leur pensée ne s'élève jusqu'à Dieu. Evidemment, dans leur idée, les Alpes ont été créées pour fournir aux amateurs de skis et de bobsleighs le terrain en pente nécessaire à leurs dangereux exercices.

Quand l'amour intervient, il est un sport aussi. Aucun sentiment supérieur ne l'inspire. Ce n'est pas sans raison que le roman porte en épigraphe ce mot de Nietzsche : « L'homme véritable veut deux

choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il veut la femme, le plus dangereux jouet. »

C'est un jeu aussi, et peut-être dangereux, que d'écrire un long roman où n'interviennent que des polichinelles et des poupées sans cervelle. N'est-ce pas avoir l'air d'attacher de l'importance à leurs grimaces? Oui, mais le titre du livre est là et, à lui seul, il en constitue la morale.

Chan. PAUL HALFLANTS.

Les idées et les faits

Chez les moines du Mont Athos

Le docteur Franz Spunda rend compte, dans la *Germania*, d'une visite qu'il fit au mont Athos, où, dit-il, se déroule devant l'étranger un monde mystique et enchanteur. Saints, anges et démons y semblent des réalités concrètes; les concepts européens sont reconvertis, dirait-on, d'un voile épais; la poésie de la religion primitive hypnotise le sens critique; on se sent fasciné par le monde merveilleux des conceptions byzantines. La légende y est la seule forme de la réalité, et la *Panagia* (« la très sainte » Mère de Dieu) est seule souveraine. Ajoutez-y les trésors artistiques des églises et des cloîtres et les ineffables beautés naturelles de cette citadelle de l'orthodoxie dans le Proche-Orient.

Quelle est l'attitude des religieux à l'égard de l'Eglise catholique? Ils accueillent l'étranger avec la plus grande hospitalité, mais il se passe quelque temps avant qu'on puisse aborder, en s'entretenant avec eux, les questions ayant trait à ce qui divise les Eglises.

L'auteur constate l'extrême tolérance, dans le domaine religieux, de tous les moines russes et de la majorité des moines grecs, bien que, parfois, on rencontre de jeunes fanatiques qui, les yeux brillants, prononcent des réquisitoires contre Rome. Très souvent, on constate une ignorance complète à l'égard des divergences existant entre l'Occident et l'Orient. Comme le docteur Spunda expliquait à un vieux moine de la Laure que l'Eglise catholique possède tous les sept sacrements, qu'elle vénère la Mère de Dieu et croit en la Sainte-Trinité : « Comment peut-on donc avoir la vraie foi sans être membre de la véritable Eglise?! » s'exclama le moine. En fin de compte, l'auteur réussit à entamer, avec un religieux (il y en a beaucoup paraissant assez bien versés dans les questions dogmatiques) une véhémence discussion qui lui révéla à certains égards la mentalité de ces cénobites. La procession du Saint-Esprit joue certainement un rôle des plus importants — de leur point de vue — dans les questions litigieuses entre le catholicisme et l'orthodoxie. Mais une autre divergence est plus importante encore. L'orthodoxie s'en tient aux concepts médiévaux, le catholicisme s'adapte aux besoins des temps nouveaux; et ce compromis avec la civilisation (cette expression est de M. Spunda) paraît être, aux moines de l'Athos, un acte de trahison à l'égard du christianisme primitif. Pour eux, le catholicisme est une forme mitigée et pour ainsi dire laïcisée (*verwellichte*) de la pure doctrine du Christ. Des religieux latins, ils ont mauvaise opinion et ils s'estiment les seuls porteurs de l'enseignement chrétien originel. Reconnaissons que les règles monastiques en usage sur la montagne Sainte sont d'une extrême sévérité (les cénobites ne mangent jamais de viande et ne font usage de poisson, de fromage et d'œufs que les jours de grandes fêtes) : seulement, il est regrettable que les moines de l'Athos n'aient pas voulu croire à ce que M. Spunda leur racontait des rigueurs pratiquées par les Franciscains et les Trappistes. Les religieux prêtèrent volontiers l'oreille à ce que celui-ci leur narra du *Poverello* d'Assise, et il vit les visages de certains d'entre eux s'épanouir : ils en voulaient pourtant au saint d'avoir été un fils soumis du Pontife romain. Ils ne parvenaient pas à comprendre que, dans l'Eglise romaine aussi, il y eut des saints et des thau-

matuges. « Il n'y a, dit-on à M. Spunda, qu'un seul Dieu : comment pourrait-il, dès lors, se manifester et faire des miracles dans les deux Eglises à la fois? »

Le visiteur allemand ayant parlé de Lourdes et du sang de saint Janvier : « Nous ne pouvons pas nous prononcer à ce sujet, lui répondit-on, mais avouez que chez vous les commandements évangéliques relatifs à la pauvreté et à l'humilité ne sont guère observés. » Et un religieux d'égrener toute une série de griefs où la mule du Pape et les orgues jouant dans les églises étaient au premier plan : « Chez nous, au contraire, ajouta-t-il, tout est propriété de la *Panagia*. »

Partout une importance exagérée est attachée aux formes extérieures. C'est ainsi que les catholiques ne seraient que des demi-chrétiens parce que baptisés non par immersion, mais par aspersion. Mais ces griefs sont formulés sans animosité. On reconnaît bien que le Pape est le successeur de saint Pierre, mais celui-ci n'a-t-il pas renié le Christ? Et les paroles : « Je serai avec vous jusqu'à la fin du monde » n'ont-elles pas été dites par Jésus à tous les apôtres, non à Pierre seul? Dès lors, c'est à tous les patriarches qu'il faut obéir, non à un seul; or, « tous sont restés fidèles à l'Eglise grecque, sauf celui de Rome. »

Somme toute, ces religieux regardent bien les catholiques comme chrétiens, mais en les reléguant à la toute dernière place.

C'est au couvent serbe de Chilandari et au couvent bulgare de Zographos qu'il faut aller pour trouver de véritables sentiments d'animosité contre la Papauté. Dans le premier de ces couvents, on montra au docteur Spunda une image de la Mère de Dieu et on lui raconta la légende suivante : Un religieux de Chilandari fut un jour envoyé dans les pays de l'Occident pour y récolter quelques aumônes. Il ne revint qu'au bout de sept ans et ne cessa de garder un silence obstiné. Il lui fut ordonné un jour de porter l'image le long de la mer au cours d'une procession. Soudain, on vit une main se détacher de l'icône et précipiter le porteur dans les flots. Ses compagnons s'enfuirent en poussant de grands cris. L'higoumène procéda à une enquête, et il fut constaté que le défunt avait, au cours de son séjour en Occident, abjuré l'orthodoxie et embrassé la religion catholique. Une autre icône, toujours de la Mère de Dieu, (celle-ci fait partie de l'*iconostase*), aurait un jour souffleté un religieux parce que à tendances latinisantes. Voilà ce que narrent ces Serbes.

Dans le couvent bulgare de Zographos, on raconta à M. Spunda une légende relative à une expédition militaire dirigée par un pape anonyme contre le mont Athos. Comme les chevaliers du pape s'approchaient de Zographos, on entendit l'icône de la *Panagia*, placée au-dessus de la porte d'entrée s'écrier : « Ne craignez rien : je suis avec vous. » Les moines se retranchèrent et, comme les assaillants tentaient d'ouvrir une brèche dans les murs à l'aide d'un bélier, il en sortit un feu surnaturel lequel consuma vingt-six chevaliers. Une pierre s'éleva aujourd'hui encore à l'endroit précis du « miracle », la date serait de 1276 (règne de Michel Paléologue), l'higoumène aurait en nom Ivan Vekk, on voit sur

à pierre les vingt-six chevaliers que les flammes dévorent. Mais nul ne put dire au visiteur le nom du pape, ni indiquer quelque ouvrage donnant sur l'événement des détails circonstanciés. L'exactitude historique préoccupe d'ailleurs peu les moines de l'Athos; ils vivent dans un monde légendaire, où le mythe est plus puissant que la réalité.

Contrairement aux Serbes et aux Bulgares, les religieux russes sont animés, comme le constate M. Spunda, de tendances conciliantes. « Tu dois croire au Christ et être un homme à l'âme pure et humble », lui dit le Père Nippon, comme le voyageur allemand prenait congé de l'ascète. « Dieu est bon. A quoi te servirait de trop te creuser la tête sur son compte? Demande-lui la grâce de l'aimer de façon toujours plus intense. Tout le reste viendra par surcroît, de lui-même. » Et la voix du religieux vibrât de bonté tandis que son regard plongeait profondément dans les yeux du docteur Franz Spunda.

LITHUANIE

Un coup d'Etat

Les Mussolini et les marquis d'Estella ont trouvé des émules sur les rives du Niémen où d'anciens fonctionnaires ou militaires russes aux noms amplifiés d'un *as*, d'un *is* ou d'un *ius* ont installé un nouveau gouvernement qui est, nous assure-t-on, à tendances fascistes et anti-bolchévistes, mais qui ne s'en est pas moins empressé de faire connaître qu'il acceptait le récent traité conclu par la Lithuanie avec les Soviets.

Ce que cette révolution sans effusion de sang a de relativement inquiétant c'est qu'elle s'est produite dans une partie de l'Europe où — pour employer une expression quelque peu audacieuse — le moindre faux pas peut mettre le feu aux poudres.

Au temps de la Russie impériale, l'Europe ne connaissait ni le problème lithuanien, ni celui de Dantzic, ou du corridor polonais, ou de Wilna, ou de la Galicie Orientale; ni la question d'Ukraine, ni celle des provinces orientales de la Pologne, nouveau Séraïévo, d'où une étincelle fatale peut jaillir du jour au lendemain. C'est à peine si, en ce temps-là, les échos atténués des questions polonaises et finlandaises parvenaient de temps en temps aux oreilles distraites de l'Occident. Aujourd'hui, dans une Europe centrale et un-Est européen balkanisés, on sent vibrer une quinzaine de problèmes nouveaux et redoutables dont l'explosion abrupte peut en quarante-huit heures ne laisser de l'esprit de Locarno qu'un souvenir non dépourvu de sarcasme!

Si demain la question était posée : quels sont les deux pays de l'Europe entre lesquels, plus de huit ans après l'Armistice, il existe, en décembre de l'an de grâce 1926, un état de guerre tout au moins théorique, il y a gros à parier que sur dix personnes interrogées neuf ne seraient pas capables de répondre. Pourtant, ces pays existent; ils ont nom respectivement « Pologne » et « Lithuanie », et il ne faut pas plus de deux fois vingt-quatre heures pour aller de Paris à Kowno. Entre la ville que les Lithuaniens appellent Kaunas et Wilno, qui, pour eux, est Vilnius, il n'y a que quelques dizaines de kilomètres, que les excellents express russes du temps jadis (ils avaient pour mot d'ordre de se hâter lentement, mais n'en étaient que plus confortables) mettaient un couple d'heures à parcourir. Aujourd'hui les trains ne circulent plus sur cette ligne; le télégraphe n'y joue plus; pour qu'une lettre arrive de « Kaunas » à « Vilnius » ou *vice versa*, elle doit emprunter un territoire étranger : les chemins de fer de Lettonie par exemple.

Il ne faut pourtant rien exagérer. La récupération de Wilna-Vilnius figure bien en tête du programme politique de tout gouvernement lithuanien. Mais on connaît à Kowno la disproportion des forces, et bien que le professeur Waldemar ait remplacé à la tête du cabinet M. Slezewicjus, et que le Président Griunus ait dû s'effacer devant l'ancien Président Smetona (premier chef d'Etat, en 1919, de la Lithuanie *rediviva*), il est certain que les Lithuaniens s'abstiendront de tout coup de tête isolé qui ne pourrait avoir pour eux que des conséquences désastreuses, celle-ci, notamment : voir leur pays amputé de Mémel qui lui assure son principal accès à la Baltique.

La question se pose autrement. Trop intelligente pour se lancer seule dans une aventure désespérée, la Lithuanie mécontente, dépouillée de son antique capitale en violation, estime-t-elle,

d'une décision de la S. D. N. (1920), ronge son frein et attend son heure. Qu'un incendie éclate ailleurs, que ses flammes gagnent la Vistule et le Narew, l'antique pays dont les princes parcoururent victorieusement au XIV^e siècle les steppes d'une bonne partie de la Russie d'Europe ne restera pas inactif. La Lithuanie ne menace pas la paix par elle-même; si les flammes jaillissent, elle jettera de l'huile dessus. La responsabilité retombera sur ceux qui n'ont rien voulu prévoir, ni rien su empêcher.

Comte PEROVSKY.

ÉTATS-UNIS

La pénétration en Amérique centrale

La grande république d'outre-Atlantique et la — relativement — minuscule république de Panama viennent de signer un traité qui fait de celle-ci, à proprement parler, un territoire yankee du point de vue militaire. Désormais si les Etats-Unis font la guerre à qui que ce soit, Panama s'engage à être en guerre, aussi. Il y a plus : le traité autorise la main-mise des Etats-Unis, pour toute la durée des hostilités — même pour toute la période au cours de laquelle il y aura danger de voir celles-ci éclater : donc, avant la déclaration de guerre —; il autorise, dis-je, la main-mise des Etats-Unis sur les appareils de T. S. F., la navigation aérienne, les centres d'aviation, etc., de la république de Panama, dont le territoire pourra être traversé et utilisé par les forces armées américaines à leur convenance. Les Etats-Unis auront également le droit de « diriger et de contrôler » les opérations militaires sur n'importe quel point de ce territoire; et l'îlot de Manzanillo, dans l'Atlantique, leur est cédé à perpétuité.

Comme on le voit, l'absorption militaire de la république que Washington a aidée, sinon poussée, à se détacher en 1903 de la Colombie est complète. Panama est réduite, par le nouveau traité, à un véritable état de vassalité. Nous ne pensons pas qu'il y ait dans toute l'histoire contemporaine de traité politique plus « inégal », exception faite évidemment de ceux qui ont été imposés par des vainqueurs à des vaincus et des traités conclus avec le Céleste Empire lesquels excitent en ce moment même la vertueuse indignation de tant de ces mêmes Yankees.

Le traité contient d'autres clauses encore. Celles-ci n'ont rien de bien intéressant. Une d'elles s'occupe du transit des boissons alcooliques : hommage hypocrite de rigueur à une législation malfaisante parce que démoralisante autant que grotesque.

* * *

Il est douteux que le nouvel instrument diplomatique éveille un grand enthousiasme dans toute l'Amérique latine, dans l'Amérique centrale surtout qui a d'autant plus peur de l'oncle Sam et de son *big stick* (l'expression est de feu Théodore Roosevelt) qu'elle en est plus près.

Porto Rico a été absorbé par le traité de paix avec l'Espagne (1898). La république cubaine est censée être indépendante. Cependant sa Constitution comprend une certaine disposition, dite amendement Platt, laquelle confère à son puissant *voisin* du Nord le droit d'intervention en cas de troubles. Pour être restée jusqu'ici platonique, cette disposition n'en est pas moins assez réelle pour que, s'appuyant sur elle, M. Guani, le représentant de l'Uruguay au sein du Conseil de la S. D. N., ait pu soutenir dernièrement à Genève la thèse de Cuba, Etat non entièrement souverain. Déclaration qui a manqué produire entre la perle des Antilles et Montévidéo la rupture des relations diplomatiques.

Haiti est sous le protectorat américain depuis 1916. Empressonnons d'ajouter que l'ordre et la liberté y ont énormément gagné et que les barbaries et sauvageries innombrables dont l'histoire haïtienne avait été souillée tant d'années durant ont disparu.

Avec le nouveau traité, le géant yankee enjambe la mer des Caraïbes, prend fortement pied sur l'isthme coupé en deux par une des œuvres les plus admirables de l'ingéniosité humaine de tous les temps et transforme la république panaméenne en un véritable bastion yankee.

Mais par cela même, celles de l'Amérique Centrale vont sentir se resserrer autour d'elles l'étreinte de l'oncle Sam. Il est trop tôt encore pour savoir comment elles vont réagir contre cette étreinte.

Le Nicaragua est un des Etats les plus proches de Panama

(il en est séparé par le Costarica), la guerre civile y fait rage, l'influence mexicaine et celle de Washington y sont aux prises. C'est peut-être là où le docteur Sacasa dispute pied à pied le pouvoir au président Diaz, que va se jouer l'acte suivant de l'enveloppement américain. A moins que, à la suite d'un nouveau coup de tête de Calles amenant une nouvelle tensions de relations américano-mexicaines, le centre de gravité ne se déplace soudainement plus au Nord, vers le Rio-Grande, l'anneau d'or et d'acier (surtout d'or) qui enserré l'Amérique Centrale se resserrant encore du fait d'une intervention des Etats-Unis dans les affaires mexicaines.

Comte PEROVSKY.

ARGENTINE

Une société sans classes

D'après une correspondance de Buenos-Ayres à la Frankfurter Zeitung intitulée. « Une société sans classes ».

Commence-t-on en Europe à passer en revue la situation intérieure d'un Etat, on se demande tout naturellement à quelles classes sociales correspondent les différents partis politiques de cet Etat. Beaucoup d'entre nous sont à ce point accoutumés à regarder la vie intérieure des peuples du point de vue de la situation respective des classes sociales, que si quelqu'un ne met pas ce côté de la question au tout premier plan, nous penchons à le regarder comme manquant de connaissances historiques aussi bien que de sens politique. Aussi est-il particulièrement intéressant de constater que dans la société argentine les classes font défaut, et ce, malgré la différence des situations personnelles quant à la fortune, la race, les occupations.

A quoi tient cette particularité? A ceci d'abord : la population est peu dense, a ors que les richesses sont nombreuses et que l'exploitation les a à peine entamées. Chacun veut et espère avoir plus qu'il n'a dans l'intérêt de ses enfants, sinon dans le sien propre souvent. Cet espoir n'est pas exaucé : il n'en est pas moins assez vivace pour empêcher les individus de prendre racine dans tel ou tel milieu économique bien défini.

Mais cette raison n'est pas la seule.

Dès les premiers colons qui abordèrent sur les rives de l'Argentine à l'époque de la domination espagnole, étaient des hommes désireux de commencer une « vie nouvelle ». En d'autres termes, ils voulaient quitter la classe sociale à laquelle ils avaient appartenu en Europe. Les colons du genre des *pilgrim fathers* de la Nouvelle-Angleterre (groupement social aux contours délimités) étaient inconnus en Argentine.

Hormis les ordres religieux qui n'ont pas exercé d'influence sur la formation de la « société » argentine, la colonisation y a eu un caractère purement individuel. Dans ce qui forme l'Argentine de nos jours, il n'existait pas de conditions susceptibles de donner naissance à différentes classes : pas de mines, un système d'agriculture propre à subvenir aux besoins personnels de l'individu seulement; aussi la population acquit-elle un caractère uniforme, tous étant plus ou moins pauvres. Les intérêts de classes n'ont dès lors pas joué de rôle ni dans la guerre de l'Indépendance, ni au cours de la longue période de troubles qui l'a suivie.

Certains sociologues argentins ont tâché pourtant d'expliquer l'histoire de cette époque par un antagonisme d'intérêts économiques. Cet antagonisme n'a certainement pas été un mobile décisif. Il y a eu des rivalités entre les villes et les campagnes, entre les ports et l'intérieur du pays : pas autre chose. Les classes ne se sont pas cristallisées. La majorité des hommes politiques qui défendirent la cause des villes sont devenus des propriétaires fonciers, à moins d'avoir déjà appartenu à des familles de propriétaires : cette forme d'activité jouant dans un pays comme l'Argentine un rôle d'une importance toute particulière.

Du reste, une petite partie seulement de la « société » argentine moderne dérive des anciens colons. Lors de la déclaration de l'indépendance, ce pays comptait de 200 à 300 mille habitants; aujourd'hui, il y en a 10 millions. La « société » argentine est un produit de l'immigration. Peu de temps avant la grande guerre, il venait en Argentine plusieurs centaines de milliers d'immigrés tous les ans. Presque tous avaient appartenu, en Europe, aux classes pauvres et certains d'entre eux sont venus dans le pays avec des sentiments d'opposition très marquée à l'égard de la classe qui avait été la leur dans leur pays d'origine. Aussi l'émigré cherche-t-il à renoncer à tout ce qui se les yeux, lui imprime pour ainsi dire le cachet d'une « classe » particulière.

Certes, en ce qui concerne la propriété, les divergences existent : elles sont même parfois bien plus marquées qu'en Europe. Mais personne ne leur attribue un caractère définitif. Les périodes de richesse et de pauvreté se suivent très souvent dans la vie d'un seul individu.

L'activité économique est en Argentine au plus haut point individualiste. L'individu ne se sent pas membre d'un groupe d'hommes se trouvant dans la même situation; aussi ces conceptions, traditions, etc. inhérentes aux relations entre patrons ou propriétaires fonciers d'une part et leurs ouvriers d'autre part, aux rapports entre employés ou entre industriels ne trouvent-elles pas pour se développer un terrain propice.

En Europe, la profession et la classe sont étroitement liées entre elles. L'individu choisit sa profession d'après la classe à laquelle il désirerait appartenir ou, du moins, d'après celle dont il est sorti. Aussi change-t-on rarement de profession dans le vieux monde. Rien de pareil dans le pays dont Buenos-Ayres s'enorgueillit d'être la capitale. Beaucoup de gens changent de profession tous les deux ans. Beaucoup ont été à tour de rôle commerçants, fonctionnaires, instituteurs, fermiers, etc., sans que personne en fût étonné. On s'adresse là où l'on espère trouver la « ligne de moindre résistance » et où les chances paraissent être les plus sérieuses. Souvent on cumule; un avocat est en même temps professeur, un ingénieur au service de l'Etat sera entrepreneur en bâtiments pour son propre compte. Beaucoup de propriétaires fonciers ont une partie de leurs capitaux dans des entreprises industrielles ou commerciales. Nombreux sont les commerçants possédant des terres en quantité plus ou moins notable. Il n'existe pas de groupes d'hommes s'identifiant exclusivement avec tel ou tel intérêt.

Il existe d'autre part en Argentine une classe qu'on peut qualifier d'aristocratique et qui est composée soit de familles descendues des premiers colons, soit de descendants des héros de la guerre de l'indépendance. Cette « aristocratie », qui n'est pas nombreuse, incarne la conscience nationale — par quoi il ne faut pas comprendre un nationalisme rappelant celui d'Europe —; elle est porteuse des traditions et des coutumes nationales, mais dépourvue d'exclusivisme et ouverte aux émigrés qui s'en montrent dignes. Il est parmi ces « aristocrates » des hommes très riches, et aussi des familles ruinées, et cette « aristocratie » a des représentants dans tous les partis politiques.

Les groupes qui s'occupent en Argentine de politique ne constituent pas de partis au sens européen du mot. A quelques exceptions près, ils ne représentent pas de catégories spéciales d'électeurs. Ce sont, d'habitude, des organisations de politiciens à liens plus ou moins lâches, organisations souvent créées *ad hoc* en vue d'une élection générale. Leurs programmes vont rarement au-delà de vagues généralités, et des discussions en ont souvent raison au bout de peu de temps, parfois presque au lendemain d'une victoire électorale.

Comment expliquer cette absence de véritables programmes politiques? C'est que ces « partis » n'ont pas derrière eux d'électeurs aux *desiderata* bien arrêtés. A proprement parler, c'est à peine s'ils ont en face d'eux des adversaires dont ils devraient tenir compte. Voilà pourquoi leurs manifestes électoraux sont à ce point ternes, voilà pourquoi ils ne prennent jamais nettement position contre telle ou telle fraction de la population.

Les Argentins éclairés sont les premiers à regretter cette absence de partis et de luttes ayant un caractère principal. Il est rare que des questions soient posées devant le corps électoral auxquelles celui-ci puisse s'intéresser véritablement. Le vote a été rendu obligatoire, et cependant c'est à peine si deux tiers des électeurs prennent part aux scrutins. Exception faite de quelques régions éloignées, les campagnes électorales sont marquées au coin d'une remarquable passivité.

Il est vrai que les questions les plus importantes de la vie intérieure de l'Argentine sont de nature à être résolues par l'initiative privée : chemins de fer, travaux hydrauliques, exploitation des richesses du sous-sol, ou des régions délaissées, etc.

D'autre part, l'absence de partis et de programmes à contours arrêtés présente certainement des avantages. Combien il est difficile, en Europe, de réconcilier les intérêts divergents! Comme l'idée de « classe » liée à telle ou telle suggestion nouvelle, même pouvant être féconde en résultats positifs, empêche en Europe, une étude sans parti pris du problème! En Argentine, les classes font défaut; aussi les questions d'ordre économique et politique se déroulent-elles dans le calme; l'opinion de l'adversaire est presque toujours mûrement pesée; les mots d'ordre et les phrases creuses font défaut — ou tout au moins ceux à qui ces phrases et ces mots d'ordre pourraient imposer, manquent. Dès lors tous les groupements politiques restent accessibles aux idées nouvelles, dans le domaine intérieur comme dans celui de la politique étrangère. Les particuliers ont les coudees franches à l'égard des professions; les groupements politiques les ont vis-à-vis des objets à atteindre. Conséquence : une grande mobilité et une grande élasticité dans le domaine de la vie politique, ce qui garantit la réalisation, sans difficultés particulières de tout ce qui est véritablement nécessaire pour le bien du pays.

Dans l'administration, la corruption est plus grande qu'elle n'est en Europe; en revanche, on constate dans le domaine de la grande politique l'absence de cette corruption morale qui prédomine dans tant de pays européens, et qui consiste à présenter de bonne foi ou non — les *desiderata* d'un groupe, comme identiques aux intérêts de la collectivité.

BRILLANTS, PERLES
-- PIERRES FINES --

Tél. 765

A. Bourdon et Wolfers Frères
Joailliers-Orfèvres.

Gand

11, Place Emile Braun

Henri COOREMAN

GAND -- Place du Marais, 1 -- GAND

BANQUE ET CHANGE

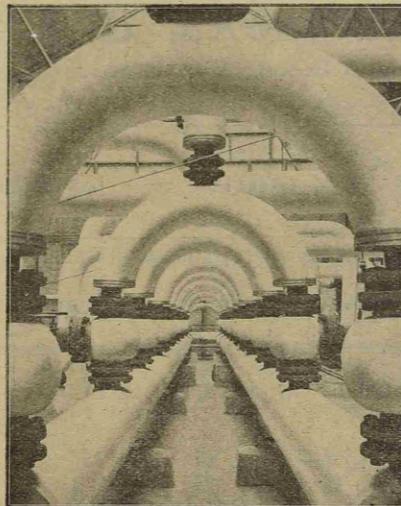
Achat et Vente de Fonds Publics

Paiement de tous coupons

AGENCE DU CRÉDIT FONCIER DE BELGIQUE

Place du Petit-Sablon, Bruxelles

Emission d'obligations financières
rapportant un intérêt de 6 p. c. net de tous
impôts présents et futurs



Mague-
ries
—
Fossil-
Meal
—
Liège
—
Tous
isolants
pour
vapeur
haute
et basse
pression
—
Eau
chaude
et
froide

Pour vos revêtements CALORIFUGES

ADRESSEZ-VOUS A

A. BUGISCH FILS

148-150, rue Georges Moreau
BRUXELLES-MIDI

MAJOLICA

Rue de Destelbergen, 43

Mont-Saint-Amand

Téléphone : 2564

FIRME UNIQUE

possédant en magasin un choix considérable de : Carreaux spéciaux pour revêtement de façade en toutes dimensions et teintes. Faïences pour boucherie, cuisine, verandah, laiterie, etc. Carrelages céramiques en tout style des meilleures provenances. Atelier spécial pour ornements en " granito ", tel que cheminées, etc. Manufacture brevetée d'éviers de toutes dimensions et de toutes teintes avec ou sans déversoir. Plaques unies et ondulées, ardoises de tous formats et couleurs des produits " Molith ". Grand choix de balustres en pierre blanche artificielle pour balcons et terrasses.

La firme se charge de tous les déplacements par spécialistes.

J. Ratinckx & C^o

13, rue St-Benoit, Mortsel-Anvers

TÉLÉPHONE 576.49 ANVERS

TÉLÉPHONE 576.49 ANVERS

TROUSSEAUX — LAYETTES — DENTELLES

Stores en tous genres — Tapis noués des Flandres

TAPIS D'ORIENT ANCIENS ET MODERNES

V. SÉGOURA

Rue de l'Hôpital, 43

BRUXELLES — Téléphone 248,71

Restauration invisible de Tapis et Tapisseries
PRIX MODÉRÉ

Tailleur - Couturier

- Fourreur -

CHEMISES

CHAPEAUX

CRAVATES

CANNES

COLS

TÉLÉPHONE 23116

PARAPLUIES

DUPAIX

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

STÉ AME "BELGIMMO,"

Banque Belge Foncière et Immobilière

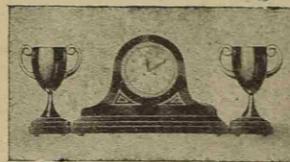
LIÉGE - 68, Boulevard de la Sauvenière, 68 - LIÉGE

Téléphones : 6607 & 8052

Compte à vue	5 %
» 1 mois	6 %
» 3 mois	7 %
» 6 mois	7 1/2 %
» 1 an	8 %

FRANCO COMMISSION.

Elle traite aux meilleures conditions, toutes opérations : ORDRES DE BOURSE, VENTE ET ACHAT DE MONNAIES ÉTRANGÈRES, ENCAISSEMENTS ET ENCOMPTÉ DES EFFETS DE COMMERCE, CHÈQUES ET LETTRES DE CRÉDIT SUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER, SOUSCRIPTIONS AUX EMPRUNTS, VÉRIFICATION DES TIRAGES, RÉGULARISATION DES TITRES, REPORTS, PRÊTS SUR TITRES, NANTISSEMENTS, ETC...

IDÉALES!
CHARMANTES!
RAVISSANTES!NOS PENDULES
A CARILLON
WESTMINSTER**Horlogerie TENSEN**

BRUXELLES, 12, rue des Fripiers

ANVERS, 12, Marché aux Souliers

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9

LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.

Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Maison BRION

SOCIÉTÉ ANONYME

117, Boulevard Anspach, BRUXELLES

Téléphone 251,86

Compte Chèques 13776

Papiers peints. Lincrusta. Cuir japonais.
Linoléum. Balatum. Congoléum. Soieries.
Tissus & Gretonnes pour Ameublement.
Stores Demandez à consulter nos collec-
tions à domicile.

CONSEILS, PLANS ET DEVIS sans ENGAGEMENT

Fabrique de Conserves de Poissons

Maurice Vandenberghe

Usine : 105, rue de Persil, GAND

Service ventes : Conserves V.D.B.

Rue de la Cigale, ROULERS

Tél. GAND 4563 - ROULERS 268 - Ch. Postaux : 138129

Fabrication soignée et spécialité de

HARENGS au vinaigre (Bocaux) — ROLLMOPS au
vinaigre (Bocaux) — ROLLMOPS sauce au lait (Bocaux)
FILETS DE HARENGS fumés ou salés — HARENGS
et ROLLMOPS en vrac. **QUALITÉ AVANT TOUT**

Expéditions dans tout le pays par Auto-camions